



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

P R O G R È S
D E S
A L L E M A N D S ,

*Dans les Sciences, les Belles-Lettres &
les Arts, particulièrement dans
la Poësie, l'Eloquence & le
Théâtre.*

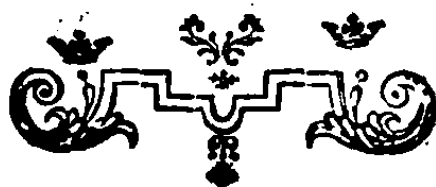
P A R
M. LE BARON DE BIELFELD.

— Sua nomina cuique.

MANIL.

Troisième Edition revue & considérablement augmentée.

T O M E S E C O N D .



A L E I D E,
Chés SAMUEL ET JEAN LUCHTMAÏNS,
M D C C L X V I R



Notes du mont Royal

WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM



Une ou plusieurs pages ont été volontairement omises ici.

tion , à mes Lecteurs dans les Païs étrangers. Depuis ce tems, plusieurs beaux Esprits Allemands, se sont évertués à enrichir notre Théâtre par quelques Tragédies & Comédies , qui peuvent faire honneur à leur nom , ainsi qu'à notre Nation. On n'attendra point, j'espère, que j'en donne la Liste, & encore moins les Analises ou les Traductions. Ce seroit m'engager dans un travail immense, & étendre cet Ouvrage au delà de ses bornes naturelles. Cependant pour satisfaire la curiosité de ceux, qui aimeront à voir les progrès de la Scène Allemande, depuis environ dix ans, j'ajouterai encore ici: 1°. l'extrait d'une Tragédie Bourgeoise, que nous devons à M. *Lessing*, & qui a eu sur notre Théâtre tout le succès qu'elle mérite. C'est *Miss Sara Sampson*. 2°. La Traduction de *Codrus* de feu M. le Baron de Kronegk, jeune gentilhomme, que la mort a ravi trop tôt au monde & aux lettres. 3°. *Les Sœurs Amies*, Comédie du genre touchant, composée par M. le Professeur Gellert, & traduite par une Demoiselle d'Hambourg, de mes amies, dont on reconnoitra le goût & les talens, par les graces qu'elle a répandues sur cette Version. Enfin 4°. *Le Triomphe des bonnes Femmes*, Comédie pleine de feu, de vivacité & d'esprit, dont M. Schlœgel est l'Auteur, & qui a cherché à y imiter le goût de M. Nericault des Touches. Ces quatre Pièces occuperont les quatre Chapitres suivans, & pourront faire juger des progrès que la Scène Allemande fait tous les jours.



CHAPITRE XV.

*Sara Sampson , Tragedie Bourgeoise
en V. Actes.*

Quoiqu'on voye ici une Pièce Originale de M. Lessing, Auteur Allemand, qui s'est fait connoître par beaucoup d'ouvrages très estimés, il semble cependant que le Sujet en soit pris ou imité des Romans Anglois, & que l'esprit aussibien que le goût de cette Nation y domine. On y trouve beaucoup de cette vivacité, de cette Ame que les Anglois nomment *Humor*, beaucoup de naturel, de force & d'esprit. L'Auteur a osé s'affranchir des entraves de l'unité scrupuleuse du lieu, pour ne pas enfermer son action entre quatre murailles, si je puis m'exprimer ainsi, & pour la rendre peut-être par là plus naturelle & plus vraisemblable, que si tout les personnages eussent été amenés par force au même endroit, comme devant un Tribunal pour y conter leurs raisons. Il regne d'ailleurs un grand intérêt dans cette pièce, il y a peu de recits, tout y est mis en action, tout est plein de feu. C'est ce qui se fait sentir beaucoup plus encore à la représentation, qu'à la lecture, ou que dans une simple Analyse. Je ne disconviendrai pas cependant

dant que cette pièce ne me paroisse pas un peutrop tragique. Il est si facile de passer en pareil cas les bornes de la *terreur* ou de la *pitié*, qui sont les seuls sentimens que l'Auteur Tragique devoit chercher à exciter. En allant au delà, on revolte le Spectacle au lieu de l'attendrir. Les Anglois ne me paroissent pas avoir encore assez bien compris, qu'il ne faut pas tout peindre, & qu'un tableau, fait pour le plaisir, ne doit jamais représenter des objets dégoutans. Il n'a pas falu d'ailleurs un art médiocre pour produire sur la Scène, deux femmes, dont Mellefont avoit abusé, sans choquer par les situations qui naissent de ce commerce criminel, la délicatesse de ces Spectateurs, qui proscrivent avec raison du Théâtre tout ce qui pourroit blesser la décence & la pureté des mœurs. Au reste mon dessein n'est pas de prévenir le jugement de mes Lecteurs, par mes réflexions : qu'ils jugent eux-mêmes du mérite de la pièce, par l'exposé que je vais en faire.

A C T E U R S.

Le Chevalier Sampson.

Mademoiselle Sara, *sa Fille.*

Mellefont.

Marwood, *autrefois aimée de Mellefont.*

Arabelle, *jeune Enfant, & Fille de la Marwood.*

Waitwell, *ancien Domestique du Chevalier Sampson.*

Norton, *Domestique de Mellefont.*

Belly, *Fille de Chambre de Sara.*

Anne, *Fille de Chambre de la Marwood.*

L'Hôte, & quelques personages muets.

Aste

Acte I.

Scène Première. (*)

*Le Chevalier Sampson , Waitwell , tous deux
en habits de Voyage.*

Sampson.

Ma Fille ici ? — Quoi , dans ce mauvais
cabaret ?

Waitwell.

Mellefont aura sans doute choisi la plus mau-
vaise Auberge du lieu , pour y établir son domici-
le. Les méchants cherchent toujours l'obscurité,
parce qu'ils sont méchants. Mais que leur sert-il
de se cacher à l'Univers entier ? La conscience fait
plus qu'un monde qui nous accuse. — Quoi ?
Vous pleurés de nouveau , Monsieur ! Monsieur !

Sampson.

Laisse moi pleurer , mon pauvre Waitwell. Ne
crois-tu pas qu'elle mérite mes larmes ?

Waitwell.

Ah ? si elle les mérite ! Et quand ce seroient des
larmes de sang !

Samp-

(*) La Scène est dans une Salle de l'Hôtellerie.

Sampson.

Laisse-moi donc.

Waitwell.

Faut-il que l'Enfant le plus beau, le plus aimable, le plus innocent qu'il y ait sous le Soleil, soit ainsi seduit ! Ah Sara, Sara ! Je l'ai vû croître ; je l'ai eu cent fois sur mes bras. Cent fois sur ces bras, j'ai admiré son sourire gracieux, son begayement. Chacune de ses mines Enfantines annonçoient l'Aurore d'un esprit, d'une douceur —

Sampson.

Ah ! tais-toi ! Le présent ne déchire-t-il pas affés mon cœur ? Veux-tu irriter encore plus mon tourment, par le souvenir de ma félicité passée ? Change de langage, si tu veux me rendre service. Blâme-moi ! Fais-moi un crime de l'excès de ma tendresse ! Exagère la faute de ma Fille ! Remplis-moi d'horreur pour elle, si tu le peux ! Allume de nouveau ma vengeance contre son maudit Seducteur ! Dis, que Sara ne fût jamais vertueuse, parce qu'elle a trop facilement cessé de l'être ; dis qu'elle ne m'aima jamais, parce qu'elle m'a quitté secrètement !

Waitwell.

Si je disois cela, je dirois un mensonge atroce. Je m'en souviendrois au lit de ma mort, & moi
vieux

vieux Scelerat, je mourrois dans le desespoir. — Non, Sara a aimé son Père, & l'aime encore. Pourvû que vous vouliez en être persuadé, Monsieur, je la reverrai encore aujourd'hui entre vos bras.

Sampson.

Oui, Waitwell, c'est de cela seul que je cherche à me convaincre. Je ne sçaurois me passer plus long-tems d'elle. Elle fait l'appui de ma vieillesse; & si ce n'est pas elle qui adoucit les tristes restes de ma vie, qui sera-ce? Si elle m'aime encore, sa faute est oubliée. C'étoit la faute d'une Fille tendre, & sa fuite n'est que l'effet de son repentir. De pareils égaremens valent mieux que des vertus forcées. — Mais, je le sens, Waitwell, je le sens; quand même ces égaremens seroient des crimes réels, des vices effectifs, Ah! je lui pardonerois néanmoins. Je préférerois d'être aimé d'une Fille vicieuse, à n'être pas aimé du tout.

Waitwell.

Essuïés vos larmes, Monsieur! J'entends venir quelqu'un. Ce sera l'Hôte, pour nous recevoir.

Scène I I.

L'Hôte, après les premiers complimens, avoue qu'il y a depuis quelques semaines dans sa maison, un étranger avec sa jeune femme. Il dit qu'il la
croit

croit enlevée ; qu'il ignore son nom, mais que cette aimable personne reste toute la journée enfermée dans sa chambre, & ne fait que pleurer. Ce récit attendrit Sampson, qui engage l'hôte à le conduire dans l'appartement de l'Inconnue. Les Acteurs sortent.

Scène I I I.

La toile du milieu se lève, & l'on voit la Chambre de Mellefont, qui y est assis dans un fauteuil & en deshabillé. Il se plaint d'avoir encore passé une nuit dans une agitation cruelle. Il appelle son valet Norton, & lui ordonne de l'habiller. Il lui dit : oh ! ne me fais pas la grimace, plains-moi plutôt. — Moi, vous plaindre ! répond Norton, je fais mieux placer ma compassion ; & dans le reste du Dialogue, il lui reproche fort adroitement son genre de vie dissolu, la mauvaise compagnie qu'il a fréquentée, la dissipation de ses biens, & sur-tout son commerce illicite avec la méchante Marwood. Mellefont lui répond : Remets-moi dans ce train de vie, il étoit vertueux au prix de celui où je me vois plongé maintenant. Je dissipai mon bien, il est vrai. Le châtiment me suit, & je n'éprouverai, que trop tôt tout ce que l'indigence a de plus dur & de plus humiliant. Je fréquentai des femmes vicieuses, à la bonne heure ! J'étois plus souvent séduit, que je ne séduisois, & celles que je séduisois, vouloient toujours l'être. — Mais je n'avois pas encore la conscience chargée d'une vertu corrompue. Je n'avois pas encore précipité l'innocence dans un abîme de malheurs. Je n'avois pas

pas encore arraché une Sara des bras d'un père qu'elle aime, ni forcée à suivre un coupable, qui d'aucune manière n'étoit plus libre. Je n'avois —

Scène I V.

Betty arrive en sanglottant, & raconte que sa maitresse a passé une fort mauvaise nuit, qu'ayant à peine fermé les yeux, elle s'est reveillée en sursaut, & est venue se jeter entre les bras de cette servante ; qu'elle a tremblé comme une feuille, qu'une sueur froide a inondé son visage, & qu'elle desiré de parler à Mellefont. Celui-ci veut se rendre chés elle, mais Betty dit qu'elle voudroit venir chés lui. Mellefont y consent & renvoye Betty pour lui dire qu'il l'attend.

Scène V.

Mellefont reste avec Norton, qui s'écrie : mon Dieu, la pauvre Miss ! Mellefont en est extraordinairement ému, & dit enfin, vois moi verser la première larme, que j'ai répandue depuis mon enfance ; donne-moi donc des conseils ! Que ferai-je ? Que lui dirai-je ? Norton lui conseille de sortir avec Sara hors du Royaume, & de l'épouser ; il lui promet qu'il sera embarqué le lendemain par ses soins. Mellefont répond, que parla il commettrait une nouvelle cruauté envers elle, que la cérémonie du mariage ne peut être faite qu'en Angleterre, à moins de se précipiter dans le plus grand malheur.

Scène

Scène V I.

Courte & épisodique. Sara arrive, & Norton est renvoyé.

Scène V I I.

Sara, vous êtes foible, il faut vous asseoir. Sara s'assied, & lui demande pardon de ce qu'elle l'inquiète chaque matin par ses plaintes. Il lui répond très poliment, & avec beaucoup de douceur. Sara le presse de faire bénir leur mariage; elle veut que ce jour soit destiné à cette cérémonie, après l'avoir différée depuis plus de deux mois : elle le conjure d'avoir de l'indulgence pour la façon de penser de son Sexe, & lui raconte un songe effrayant qu'elle a eu la nuit dernière. Ce récit finit par ces mots : J'étois prête à tomber dans ce précipice, mon pié chancelloit déjà, lorsque je me vis retenue par une personne qui me ressembloit beaucoup. Je voulus lui en témoigner ma plus vive reconnoissance, lorsqu'elle tira un poignard de son sein, Je t'ai sauvée me cria-t-elle, mais c'est pour te perdre. Elle élança sur moi son bras armé —, & hélas, je m'éveillai avec le coup mortel. Réveillée, je sentis encore tout ce que ce coup mortel peut avoir de douloureux, sans éprouver ce qu'il peut avoir d'agréable, lorsqu'on peut espérer de trouver la fin de ses maux, dans la fin de sa vie. Mellefont cherche à combattre cette crainte par des argumens qui ne sont pas communs. Il lui dit, entre autre, Quoi ! ma chere, ma spirituelle Sara, prendroit-elle cette effrayante image

ge

ge pour autre chose qu'un songe ? — Que l'homme est infortuné ! Son Créateur ne trouva-t-il donc pas assés de tourmens pour lui dans l'Empire des réalités ? Faloit-il pour les augmenter , créer au dedans de lui un empire d'imaginations beaucoup plus vaste encore ? — Oubliés tout ce tissu d'un vain rêve. — Sara répond , c'est de vous que j'attends la force de l'oublier. Que ce soit l'amour ou la séduction , le bonheur ou le malheur , qui m'ait jetté dans vos bras , mon cœur est à vous , & le sera éternellement. Mais je ne suis pas encore à vous , aux yeux de ce Juge qui a menacé de punir les transgressions les plus légères de ses commandemens. — Mellefont interrompt : Ah ! puissent tomber sur moi seul tous les châtimens. Hélas , replique Sara , peut-il tomber sur vous quelque chose , dont je ne sois atteinte en même tems ? — Ne donne point de fausse interpretation à mes instances. Une autre Amante , qui par un semblable faux-pas , auroit risqué son honneur , chercheroit peut-être à en regagner une partie par des nœuds légitimes. Moi , Mellefont , je n'agis point par ce motif , je ne veux connoître d'autre honneur au monde , que celui de vous aimer. Je voudrois être unie avec vous , non pour l'amour du monde , mais pour l'amour de moi-même. Je ne vous forcerai point à me déclarer votre Epouse , je ne porterai point votre nom , & vous entendrés notre union aussi secrète que vous le voudrés. Elle ne servira qu'à la tranquillité de ma conscience. — Arretés , lui répond Mellefont , ou je meurs à vos yeux. Que je suis malheureux , de n'avoir pas le cœur de vous rendre encore plus in-

fortu-

fortunée ! Il cherche ensuite de lui faire comprendre que c'est pour ne pas perdre une succession importante qu'il veut différer l'Hymen. Dans ce discours il lui échappe le mot de Vertu. Ma Vertu ? interrompt Sara, ma Vertu ? Ne me nommés pas ce mot ! — Il m'étoit doux autrefois, maintenant il me frappe comme un coup de foudre.

Mellefont.

Quoi ? Celui qu'on nomme vertueux ne doit-il donc jamais avoir commis la moindre faute ? Une seule peut-elle avoir le funeste effet de détruire toute une suite d'années passées dans l'innocence ? S'il est ainsi, nul homme n'est vertueux ; la vertu n'est qu'un fantôme, qui s'évanouit dans les airs, lorsqu'on croit l'avoir embrassé ; en ce cas un Être infiniment sage ne sauroit avoir mesuré nos devoirs sur nos facultés ; alors le plaisir de pouvoir nous punir est le premier but de notre existence ; alors — Je m'effraye à l'aspect des conséquences terribles dans lesquelles votre pusillanimité doit vous envelopper. Non, Mademoiselle, vous êtes encore la même vertueuse Sara. Ah ! si vous vous regardés avec des yeux si sévères, de quel œil pourriez-vous m'envisager ?

Sara.

Avec les yeux de l'amour — Mellefont la conjure au nom de ce même amour, de se patienter encore quelques jours. Il lui dit, qu'il veut sacrifier la moitié de sa succession, pour faire servir l'autre

tre à leur établissement ; qu'il est en traité pour cela, & qu'il attend à chaque instant la réponse. Qu'ils partiront dès qu'elle sera arrivée pour la France, où ils concluront leur hymen, & trouveront de nouveaux amis. Cruel ! répond Sara, cette union ne se fera donc point dans ma patrie ? Je la quitterai donc comme une criminelle, & comme telle je dois m'abandonner aux flots ? — Non, Mellefont, vous ne sauriez être aussi barbare envers moi. Si je survis encore à la conclusion de votre accord, vous ne devez pas regretter un jour de plus passé en Angleterre. Non, il faut que ce soit là le jour, où vous me fassiez oublier les tourmens de tous les autres jours, que j'ai coulés ici dans les larmes. Il faut que ce soit le jour sacré — Mais hélas ! quand viendra-t-il ?

Mellefont cherche à lui faire entendre, qu'il manqueroit à cette union la solennité & l'appareil nécessaires. Sara est interdite par cette réflexion, & lui témoigne qu'elle seroit capable de lui inspirer quelque doute sur la sincérité de son amour. Il lui répond :

Puisse le premier moment de votre doute, être le dernier de ma vie. Ah, Sara ! par où ai-je mérité que vous m'en fassiez prévoir même la possibilité ! Je conviens que l'aveu que je vous ai fait de mes égaremens passés, ne sauroit me faire honneur, mais il devoit au moins me procurer votre confiance. La libertine Marwood me retenoit dans ses filets, parce que je sentoís pour elle ce qu'on prend si souvent pour amour, & ce qui l'est si rarement. Je porterois encore ses honteuses chaînes, si le Ciel n'avoit eu pitié de moi, & qu'il n'eût pas

Z

peut-

peut-être jugé mon cœur digne de bruler d'une plus belle flamme. Vous voir, ma chère Sara, & oublier toutes les Marwood du monde, n'étoit qu'un. Mais, qu'il vous en couta, pour me retirer de semblables mains. J'étois trop familier avec le vice, & vous le connoissiez trop peu.

Scène V I I I.

Norton vient apporter une lettre à Mellefont, qui paroît consterné en voyant l'adresse. Sara en conçoit quelque soupçon, & sort.

Scène I X.

Mellefont reconnoît que cette lettre vient de la Marwood, & ne peut comprendre comment elle a pu découvrir le lieu de sa retraite. Il donne la lettre à Norton pour l'ouvrir. Celui-ci y lit ces mots, que Mellefont interrompt plusieurs fois par ses exclamations. „ Ce sera tout autant que si je „ vous eusse écrit une longue lettre, si vous daignés honorer d'une petite réflexion, le nom que „ vous trouverez au bas de cette feuille. La peine de vous découvrir, a été adoucie par l'amour, „ qui m'aidoit à vous chercher. Il m'a conduit „ sur vos pas. Je suis ici, & il depend de vous, „ ou d'attendre ma visite, ou de me prévenir par „ la vôtre.

Mellefont furieux dit, qu'elle payera de sa mort cette audace. Norton répond, de sa mort? Il ne lui en coutera qu'un regard pour vous revoir à ses piés. Songés, Monsieur, à ce que vous faites.

Il ne faut pas que vous lui parliés, ou bien le malheur de la pauvre Sara est décidé.

Mellefont croit qu'il est nécessaire de lui parler; qu'elle pourroit le venir trouver jusques dans l'appartement de Sara, & faire éclater toute sa fureur contre cette innocente victime. Il sort avec Norton.

Fin du premier Acte.

Acte I I.

Scène première.

Le Theatre représente la Chambre de la Marwood dans une autre hôtellerie.

Marwood en négligé, & Anne.

Marwood demande à sa fille de chambre, si la Lettre a été rendue; Anne répond, oui, en propres mains. Marwood est inquiète sur l'effet qu'elle fera. Elle dit, que l'indulgence, l'amour & les prières seront les seules armes qu'elle emploiera pour regagner le cœur de son traître, de Mellefont. Mais qu'elle compte le plus sur le pouvoir d'Arabelle, qu'il a arraché cet enfant de ses bras, pour la mettre en pension chés une Dame, à laquelle il avoit défendu expressement, le jour avant sa fuite, de la faire voir à une certaine Marwood, qui pourroit la réclamer, sous prétexte d'être sa mère; & elle ajoute: Je reconnois à cet ordre la différence qu'il met entre nous deux. Il regarde Arabelle comme une partie précieuse de lui-même; & moi

comme une misérable, qui avec tous ses attraits l'a rassasié jusqu'au dégoût — Quelle ingratitude ! s'écrie Anne. Ah, dit Marwood, rien n'attire plus infailliblement l'ingratitude, que les complaisances qui sont au dessus de toute reconnoissance.

Scène I I.

Un Domestique vient anoncer Mellefont. La Marwood compose son visage, & s'exerce à prendre un air calme.

Scène I I I.

Mellefont , Marwood , Anne.

Dans cette Scène Marwood déploie tout son art pour regagner Mellefont.

Mellefont entrant d'un air farouche.

Ah ! Marwood —

Marwood, qui court au devant de lui les bras ouverts & d'un air riant.

Ah ! Mellefont —

Mellefont à part.

Quel regard assassin !

Marwood.

Il faut que je vous embrasse, infidèle, mais cher deserteur ! — Partagés donc ma joye ! — Pourquoi vous arracher à mes caresses ?

Mel-

Mellefont.

Marwood, je m'attendois de votre part à une autre réception.

Marwood.

Comment ! Peut-être à plus de tendresse ? A plus de transports ? Infortunée, que ne puis-je exprimer tout ce que je sens ! Mon cœur tremble de joie de vous revoir, de vous serrer contre mon sein. Voyez Mellefont, la joie a aussi ses larmes. Vous les faites couler ces enfans de la douce volupté — Mais, hélas ! larmes perdues ! sa main ne les sèche point.

Mellefont.

Marwood, les tems sont passés, où de pareils discours m'eussent enchantés. Il faut maintenant me parler d'un autre ton. Je viens pour entendre vos derniers reproches, & y répondre.

Marwood.

Quels reproches pourrois-je vous faire Mellefont ? aucuns.

Mellefont.

Vous auriez donc pu, je pense, m'épargner le chemin.

Marwood.

Petit homme singulier, pourquoi voulés-vous me forcer de faire mention d'une bagatelle, que je

vous ai pardonnée en l'apprenant ? Une courte infidélité, un tour que m'a joué votre galanterie, & non pas votre cœur, ne mérite point de reproches. Venés, badinons-en.

Mellefont.

Vous vous trompés. Mon cœur y a plus de part qu'à toutes nos intrigues amoureuses, auxquelles je ne puis plus songer qu'avec horreur.

Marwood.

Votre cœur, Mellefont, est un petit follichon qui est toujours la dupe de votre imagination. Croyés-moi, je le connois mieux que vous. Si ce n'étoit pas le meilleur, & le plus fidèle cœur du monde, me donnerois-je tant de peine pour le conserver ?

Mellefont.

Pour le conserver ? Vous ne l'avez jamais possédé, vous dis-je ?

Marwood.

Et moi je vous dis, que je le possède encore dans le fond.

Mellefont à part.

Quel Serpent ! Le meilleur parti que je puisse prendre, est de la fuir. — Dites-moi en peu de mots, Marwood, pourquoi vous m'avez suivie ? Ce que vous desirés encore de moi ? Mais dites-le sans

sans ce sourire, sans ce regard qui m'épouvante,
& où je crois voir l'enfer & ses séductions.

Marwood confidemment.

Ecoute, mon cher Mellefont; je vois bien ce qui se passe dans ton Ame. Ton goût & tes desirs, sont maintenant tes Tyrans. Eh bien soit, il faut les laisser bouilloner. S'opposer à leurs mouvemens impetueux, seroit folie. Le plus sûr moyen de les endormir, & de les vaincre, c'est de leur laisser un champ libre. Ils se détruisent eux-mêmes. Peux-tu me reprocher, petit volage, que jamais j'aye été jalouse, quand des attraits plus puissans que les miens, te rendoient infidèle pour un tems? Je ne t'enviois jamais ce changement, auquel il y avoit toujours plus à gagner qu'à perdre pour moi. Tu retournois chaque fois avec plus d'ardeur dans mes bras, où je te retenois comme dans des liens doux & légers, mais non pas dans des chaines pesantes. N'ai-je pas été souvent ta confidente, quand même tu n'avois rien à confier que les faveurs, dont tu me privois pour les prodiguer à d'autres? Pourquoi me crois-tu donc capable de faire éclater aujourd'hui, pour la première fois, un caprice contre toi, auquel je cesse d'être autorisée, peut-être, hélas, y ai-je déjà perdu tous mes droits? Si tes feux pour la belle Campagnarde ne sont pas encore évaporés, si tu sens encore pour elle la première ardeur de l'amour, si tu ne peux encore te passer de sa jouissance, qui t'empêche de lui être dévoué aussi long tems que tu voudras? Faut il pour cela que tu fas-

ses le projet insensé de vouloir fuir avec elle, hors du Roïaume?

Mellefont.

Marwood, votre Langage est conforme à votre Caractère, dont je ne reconnus jamais si bien la laideur, que depuis le tems, que j'ai appris dans le commerce d'une amie vertueuse, à distinguer l'amour de la volupté.

Marwood.

Mais voyés donc ! Ta nouvelle Infante seroit elle par hazard une fille à beaux sentimens ? Vous autres hommes ne savés jamais ce que vous voulés. Tantôt ce sont les équivoques les moins gâzées, les discours les plus scabreux, par lesquels nous pouvons vous plaire ; tantôt nous vous ravissons quand nous ne parlons que vertu, & que nous semblons avoir les sept Sages de Grèce sur notre Langue. Le pis est, que vous vous lassés également de l'un & de l'autre. Le tour viendra assés-tôt à ta belle Devote. Veux-tu que je fasse un petit calcul ? Au moment present, tu es dans l'accès le plus violent vis-à-vis d'elle, & je lui donne encore deux, ou tout ou plus, trois jours. A cette époque succèdera un amour passablement tranquile, auquel j'accorde huit jours. La semaine d'après, tu ne penseras qu'accidentellement à cet amour. La troisième tu t'en feras souvenir, & quand tu seras las de te l'entendre rapeller, tu te verras réduit si promptement à la plus parfaite indiffé-

différence , que je puis à peine donner la quatrième semaine à ce dernier changement. — Ainsi, calcul fait , voilà environ un mois , Mellefont , que je veux bien t'accorder avec plaisir ; pourvu que tu me permettes de ne pas te perdre de vue.

Mellefont.

Vous recherchés en vain toutes les armes avec lesquelles vous avés autrefois triomphé de moi. Une résolution vertueuse me met en sûreté contre votre esprit. Cependant je ne veux plus m'exposer , ni à l'une , ni à l'autre. Je fors , & n'ai plus rien à vous dire , si non , que vous me verrez en peu de jours liée d'une manière qui vous fera perdre tout espoir de me voir retourner jamais à un honteux esclavage. Vous aurés assés vu ma justification , par la lettre que je vous ai fait remettre avant mon départ.

Marwood.

Il est bon que vous me fassiez souvenir de cette lettre. Dites-moi , de grace , par qui vous l'aviés fait écrire ?

Mellefont.

Ne l'avois-je pas écrite moi-même ?

Marwood.

Nenni ! Le commencement , dans lequel vous
Z 5 me

me faisiés, je ne sçai quelle supputation des sommes que vous prétendés avoir dépensées avec moi, étoit sûrement écrit par quelque cabaretier, & le reste tout farci d'argumens Théologiques, par un trambleur. Quoi qu'il en soit, je veux bien y répondre sérieusement. Quant au point principal, vous savés que tous vos présens sont encore chés moi. Je n'ai jamais envisagé vos billets de banque, vos Diamans comme mon bien, & j'ai maintenant rapporté le tout, pour le remettre dans les mêmes mains, qui me l'avoient confié.

Mellefont.

Gardés tout, Marwood, gardés tout.

Marwood.

Et moi, je n'en veux garder rien. Sans votre persone, quel droit y aurois-je ? Quand même vous ne m'aimeriez plus, vous me devés cependant la justice de croire, que je ne suis pas une Amante vénale, qui s'enrichit indifferemment, de toute sorte de butin. Venés, Mellefont, vous allés tout à l'heure être aussi riche que vous le seriez resté, peut-être sans notre connoissance, & peut-être point.

Mellefont.

Quel esprit, qui a juré ma perte, parle maintenant par votre bouche ? Une voluptueuse Marwood, ne sçauroit penser si noblement ?

Mar-

Marwood.

Nommés-vous cela noblement ? Je ne l'appelle qu'équitablement. Non, Monsieur, non, je ne prétens point que vous me passiez certe restitution en ligne de compte. Elle ne me coûte rien, & je prendrois pour un affront le plus petit remerciement que vous voudriez m'en faire, parce que le vrai sens en seroit. „ Marwood, je vous prenois „ pour une lâche trompeuse ; je vous remercie de „ ce qu'au moins vous n'ayés pas voulu l'être en- „ vers moi.

Mellefont.

Il suffit, Madame, il suffit ! Je suis, puisque ma malheureuse étoile me menace de m'envelopper dans un combat de générosité, dans lequel j'aimerois le moins à succomber.

Marwood.

Fuies donc ; mais emportés aussi tout ce qui pourroit me rappeler votre souvenir. Indigente, méprisée, sans honneur, & sans amis, je risquerai alors encore une seule fois, d'exciter votre compassion. Je ne vous présenterai dans la malheureuse Marwood, qu'une Infortunée, qui vous a sacrifié sa naissance, sa fortune, sa vertu, & sa conscience. Je ne ferai que vous rappeler le premier jour, où vous me vîtes & m'aimâtes, le premier jour où je vous vis, & vous aimai ; cette première déclaration timide, qu'en begayant, vous fîtes

à mes piés de votre amour ; cet aveu que vous me forçates de vous faire de mon tendre retour ; vos regards , vos embrassemens enflammés qui suivirent cet aveu ; ce silence éloquent dans lequel nos sens occupés l'un de l'autre , nous faisoient lire dans nos yeux les pensées les plus secrettes de notre ame. — Je vous ferai ressouvenir de toutes ces choses , & de l'ivresse de notre joie. Alors embrassant vos genoux , je ne cesserai de vous demander le seul & dernier présent , que vous ne pourrés me refuser sans rougir , — la mort de vos mains.

Mellefont.

Barbare ! Je serois encore prêt à donner ma vie pour vous. Demandés-la , mais ne faites plus de prétensions sur mon amour. Je suis forcé de vous quitter , Marwood , ou de me rendre l'horreur de la nature entière. Je ne suis que trop coupable en m'arretant ici , & en écoutant vos discours. Adieu ! vivés heureuse !

Marwood l'arrétant.

Vous me quittés ainsi ? — Anne , je vois bien que mes prières seules , sont impuissantes. Vas me chercher mon Intercesseur , qui peut-être me rendra plus en ce seul moment , qu'il n'a reçu de moi ,

(*Anne sort.*)

Melle-

Mellefont.

Quel intercesseur, Marwood ?

Marwood.

Dont il n'a pas tenu à vous de me priver. La nature portera ses plaintes à votre cœur par un chemin plus court. —

Mellefont.

Je frissonne. Vous n'aurés pas, j'espère. —

Scène I V.

Arabelle, Anne, Mellefont, Marwood.

Mellefont.

Que vois-je ? c'est-elle ! Marwood comment avés-vous osé —

Marwood.

Serai-je mère envain ? — Viens Arabelle, viens ! revois ici ton protecteur, ton ami, ton — Ah ! que le cœur te dise ce qu'il peut être de plus que ton protecteur & ton ami.

Mellefont, detournant le visage.

Dieu ! que deviendrai-je ici ?

Arabelle.

Arabelle, qui s'approche d'un air timide.

Est-ce vous, Monsieur? Etes-vous notre Mellefont? — Mais non, Madame, ce n'est pas lui — Ne me regarderoit-il point si c'étoit lui? Ne me ferreroit-il pas entre ses bras? Ne l'a-t-il pas toujours fait? Enfant malheureux que je suis! Qu'ai-je donc fait pour le fâcher? Cet ami, ce cher Monsieur, qui me permettoit de m'appeler sa fille?

Marwood.

Vous vous taisez, Mellefont? Vous n'accordez pas un regard à cette pauvre Innocente?

Mellefont.

Hélas!

Arabelle.

Eh, Madame! il soupire. Qu'a-t-il? Ne saurions nous l'aider? Ni vous, ni moi? Soupirons donc au moins avec lui — Ah! le voilà qui me regarde! — Non, il détourne le visage! Il regarde vers le Ciel! Que desire-t-il? Que demande-t-il au Ciel? Puisse-t-il donc lui accorder tout; dût-il même me refuser tout en échange!

Marwood.

Vas, mon Enfant, vas te jeter à ses piés! Il veut nous quitter, il veut nous abandonner à jamais.

Arabelle.

Arabelle, se jettant à ses piés.

M'y voilà déjà. Vous nous quitter? Vous nous abandonner pour toujours? N'étoit-ce pas déjà une petite éternité que nous avons été privés de vous? Vous perdrons nous encore? Vous avés donc dit si souvent que vous nous aimiés? Quitte-t-on donc ceux qu'on aime? En ce cas il faut bien que je ne vous aime point; car je souhaite de ne vous quitter jamais; non, jamais; aussi ne vous quitterai-je jamais.

Marwood.

Je t'aiderai à prier, mon enfant; assiste-moi de ton côté — Eh bien, Mellefont! vous me voyés aussi à vos genoux.

Mellefont l'arrête au moment qu'elle veut se jeter à terre.

Marwood, dangereuse Marwood — Et vous aussi, ma chère Arabelle, vous agissés contre votre Mellefont?

(*Il la relève.*)

Arabelle.

Moi, contre vous? —

Marwood.

Quelle est votre résolution, Mellefont?

Melle-

Mellefont.

Ce qu'elle ne devroit jamais être Marwood ; ce qu'elle ne devroit jamais être !

Marwood l'embrassant.

Ah ! je le fais trop bien , que la droiture de votre cœur a toujours triomphé du caprice de vos desirs.

Mellefont.

Ne livrés plus d'assauts à ce cœur. Je suis déjà ce que vous voulés que je sois ; un parjure , un séducteur , un ravisseur , un assassin.

Marwood.

Oui , vous le ferés quelques jours dans votre imagination ; mais après vous reconnoitrés , que je vous ai empêchée de le devenir effectivement. Arrangés - vous seulement pour retourner avec nous.

Arabelle le caressant.

Ah , oui , faites-le , faites-le donc !

Mellefont.

Retourner avec vous ! Eh , le puis-je ?

Mar-

Marwood.

Rien n'est plus aisé, pourvu que vous le vouliez.

Mellefont.

Et Sara —

Marwood.

Sara n'a qu'à voir où elle peut rester —

Mellefont.

Ah ! barbare Marwood, ce discours m'a fait voir jusqu'au fond de votre cœur — Et moi, scélérat que je suis, je ne rentre pas en moi-même ?

Marwood.

Si vous aviez pénétré jusqu'au fond de mon cœur, vous auriez vu que je sens plus de compassion pour votre Sara, que vous même. De vraie compassion s'entend ; car la votre n'est qu'une compassion intéressée, c'est l'effet de la mollesse de votre cœur ; vous l'avez poussé cette intrigue amoureuse beaucoup trop loin. Qu'un homme tel que vous, qui fait l'art de séduire, se soit servi de ses avantages auprès d'une jeune fille, pour la mener à son but, passe : la violence de votre passion peut vous servir d'excuse. Mais que vous ayez ravi à un père suranné, son unique enfant, que vous ayez rendu à un vénérable vieillard, les derniers pas vers sa

A a

tom-

tombe si durs & si amers, que pour assouvir vos plaisirs, vous ayés rompu les liens les plus forts de la nature; voilà Mellefont ce qui est inexcusable. Réparés donc votre faute autant qu'elle est réparable. Rendés à la vieillesse en larmes son seul apui, & renvoyés une fille trop crédule, dans la maison paternelle, qu'il seroit cruel de rendre déserte pour l'avoir deshonorée.

Mellefont.

Il ne manquoit plus à Marwood, que d'employer contre moi le secours de ma conscience! Mais supposé que ce que vous dites fût juste, ne faudroit-il pas que j'eusse un front d'airain, pour le proposer moi-même à l'infortunée Sara?

Marwood.

J'ai pris des soins d'avance pour vous épargner cette confusion. Il faut que je l'avoüe. Dès que j'ai su le lieu de votre séjour, j'en ai fait avertir sous main le vieux Sampson. Il en a été transporté de joie, & a voulu sur le champ se mettre en chemin. Je m'etone qu'il ne soit pas déjà ici.

Mellefont.

Que dites-vous?

Marwood.

Attendés tranquillement son arrivée, & n'en faites

faites rien remarquer à Mademoiselle Sara. Je ne veux pas même vous retenir plus long tems. Allez la rejoindre. Elle pourroit prendre des soupçons. Mais je me flatte de vous revoir encore aujourd'hui.

Mellefont.

O Marwood, qu'elles étoient mes intentions, en venant vers vous, & quelles sont-elles en vous quittant! — un baiser ma chère Arabelle! —

Arabelle.

Celui là étoit pour vous; mais il m'en faut un pour moi. Revenés donc bientôt; je vous en prie.

Mellefont sort.

Scène V.

Marwood, Arabelle, Anne.

Marwood, après avoir repris haleine.

Victoire, ma chère Anne! mais qui m'a bien coûté! — Approche ce fauteuil; je n'en puis plus — (*elle s'assied*), il étoit tems qu'il se rendit. S'il avoit hésité encore un moment, je lui aurois montré une tout autre Marwood.

Anne.

Ah, Madame! quelle femme êtes-vous? Je ne fais qui pourroit vous résister.

Aa 2

Mar-

Marwood.

Il ne m'a résisté que trop longtemps ; & certainement je ne le lui pardonnerai pas , de m'avoir presque mis dans le cas de me jeter à ses pieds.

Arabelle.

Oh , que non ! Il faut lui pardonner tout. Il est si bon , si bon —

Marwood.

Tais - toi , petite folle !

Anne.

Vous saviés le prendre par son côté foible. Mais rien , je crois , ne l'a plus touché que le désintéressement , avec lequel vous lui offriés la restitution de tous ses présens.

Marwood.

Je le crois comme toi , ha , ha , ha !

(elle rit d'un air dédaigneux.)

Anne.

Pourquoi riés - vous , Madame ? Si ce n'étoit pas votre sérieux , vous risquiés beaucoup. Supposons qu'il vous eût prise au mot ?

Marwood.

Vas , vas ; il faut connoître ses gens.

An-

Anne.

Allons, il faut convenir — Mais vous aussi, Mademoiselle Arabelle, vous avez fort bien joué votre rôle, fort bien.

Arabelle.

Et pourquoi donc? Pouvois-je faire autrement? Je ne l'avois pas vu depuis si longtemps.. Vous n'êtes pas fâchée, j'espère Madame, que je l'aime tant? Je vous aime tout autant que lui, tout autant.

Marwood.

Cela suffit. Je te pardonne cette fois, que tu ne m'aimes pas plus que lui.

Arabelle.

Cette fois? (*elle sanglote.*)

Marwood.

Tu pleures, je crois! Et pourquoi donc?

Arabelle.

Oh, que non. Je ne pleure point. Ne vous fâchez pas. Je vous aimerai tant, tant, tous les deux, qu'il me sera impossible de vous aimer plus ni l'un ni l'autre.

Marwood.

Mais voyés donc.

Arabelle.

Je suis bien malheureuse —

Marwood.

Sois seulement tranquille — Mais que vois-je ?

Scène V I.

Mellefont, Marwood, Arabelle, Anne.

Marwood.

Pourquoi revenés-vous si tôt, Mellefont ?
(*elle se lève.*)

Mellefont.

Parce qu'il ne m'a fallu que quelques instans
pour revenir à moi.

Marwood.

Eh bien ?

Mellefont animé.

J'étois étourdi, mais non pas persuadé. Marwood, vous avez perdu toutes vos peines. Un autre air, moins contagieux que celui de votre chambre, m'a rendu mon courage & mes forces, pour tirer encore à tems mon pié de ce piège dangereux. Indigne que j'étois, ne connoissois-je donc pas assez les tours malicieux d'une Marwood ?

Mar-

Marwood vivement.

Quel langage est - ce là encore ?

Mellefont.

Le langage de la vérité & du mécontentement.

Marwood.

Doucement , *Mellefont* , ou je commencerai à tenir le même langage.

Mellefont.

Je ne reviens , que pour ne plus vous laisser un moment sur mon sujet dans une erreur , qui pourroit me rendre méprisable , même à vos yeux.

Arabelle.

Ah , Anne !

Mellefont.

Regardés - moi tant qu'il vous plaira d'un air furieux. — Pouvois - je un seul instant balancer , entre une *Marwood* & une *Sara* , au point que j'ai pensé me déterminer , en faveur de la première ?

Arabelle.

Ah , *Mellefont* !

Mellefont.

Ne tremblés point , ma chère *Arabelle*. C'est aussi

aussi pour vous que je reviens. Donnés-moi la main, & suivés-moi hardiment.

Marwood les retenant l'un & l'autre.

Qui doit-elle suivre, Traître !

Mellefont.

Son Pere.

Marwood.

Vas, miserable ; & aprends auparavant à connoître sa Mere.

Mellefont.

Je la connois. Elle fait la honte de sa Famille. —

Marwood.

Amenés-là, Anne !

Mellefont voulant l'arrêter.

Restés, Arabelle.

Marwood.

Point de violence, *Mellefont*, ou bien —

(*Anne amène Arabelle.*)

Scène V I L

Mellefont, Marwood.

Nous voici seuls. Dites-moi, encore un coup,
si

si vous persistés dans le dessein de me sacrifier à une jeune folle ?

Mellefont à ce mot , entre dans une colère excessive , & Marwood répond à ses discours par les plus grands emportemens. Tous les deux se font les reproches les plus atroces , & la Marwood furieuse , finit par menacer Mellefont , qu'elle immolera Arabelle à sa vengeance. — Tu m'entends , lui dit-elle , tremble pour ton Arabelle ! Sa vie ne portera point à la postérité le souvenir de mon amour méprisé. Ma cruauté éternisera ce souvenir. Reconnois en moi une nouvelle Médée ! — Mellefont effrayé , lui répond , Marwood , la rage vous possède.

Marwood.

Ah , vous me faites souvenir , que je n'exerce pas encore ma rage contre celui qui le merite le plus. Le Père en sera la première victime. Il sera déjà dans l'autre monde , quand l'ame de sa Fille le suivra lentement , & avec mille soupirs.

(Elle tire un poignard de son sein , & se jette sur lui en s'écriant ,

Meurs donc , Traître !

Mellefont qui lui saisit le bras , & la desarme.

Monstre ! qu'est-ce qui m'empêche de tourner ce même poignard contre toi ? — Mais continue à vivre. Ton châtiment doit être réservé à d'autres mains.

Aa s

Mar-

Marwood se tordant les mains.

O Ciel, qu'ai - je fait ? *Mellefont.* —

Mellefont.

Votre repentir ne m'en imposera point ! Vous ne regrettés point d'avoir voulu me porter le coup mortel, mais de n'avoir pu le fraper.

Marwood.

Rendés - le moi, ce couteau qui s'est égaré ; rendés - le moi, & vous verrés tout à l'heure, pour qui je l'avois aiguisé. C'étoit uniquement pour percer ce sein, qui depuis long tems ne peut plus contenir un cœur prêt à renoncer à la vie, plutôt qu'à votre amour.

Mellefont.

Anne !

Marwood.

Qu'allés - vous faire, *Mellefont* ?

Scène V I I I.

Anne arrive toute effrayée.

Mellefont.

Anne, as - tu entendu quelle furie est ta Maîtresse ? Saches, que je redemanderai Arabelle de
tes

tes mains. Je saurai bientôt mettre cet enfant innocent, en parfaite sûreté. La justice saura lier le bras d'une Mère aussi cruelle, & aussi meurtrière. — Il veut sortir. Marwood l'arrête par de feintes caresses. Mellefont lui dit, qu'il n'y a qu'un seul moyen pour calmer son juste courroux, c'est de retourner dans ce même moment à Londres, & d'abandonner Arabelle à ses soins. Qu'il y fera reconduire cet enfant sous une autre conduite. Marwood y consent, & ne lui demande qu'une seule & dernière grace, qui est de lui faire voir, une seule fois Sara. Mellefont balance, & combat cette envie. La Marwood cherche à obtenir cette faveur par toutes sortes de persuasions, & d'artifices; enfin il se laisse gagner à condition, que la Marwood paroîtra sous le nom d'une Parente, qui s'intéresse à leur sort commun, qu'elle ne fera qu'une seule visite à Sara, & partira incessamment après pour Londres. Il sort en disant, qu'il va l'annoncer à Sara. La Marwood le suit, & dit à Anne en sortant : Hélas ! ma chère Anne ! pourquoi nos forces ne sont-elles pas aussi grandes que notre courage ! Viens m'habiller. Je ne renonce pas encore à mon projet. Il faut commencer par les endormir dans la sécurité. Allons.

Fin du Second Acte.

Acte

Acte III.

Scène Première.

*Le Théâtre représente la Salle dans la première
Hotellerie.*

Le Chevalier Sampson , & Waitwell.

Le Chevalier donne à son Domestique une lettre, pour la porter à Sara, qu'il veut préparer par là, à recevoir sa visite, & à retourner dans ses bras paternels. Waitwell lui demande, ce qu'il a résolu à l'égard de Mellefont. Sampson répond, qu'il ne peut séparer Mellefont de l'Amant de sa Fille, & s'accuse d'avoir été lui-même la principale cause du malheur qui lui arrive, par l'accès facile, qu'il lui a accordé dans sa maison, & par les sentimens d'estime, & de reconnoissance qu'il a inspirés à sa Fille, pour cet habile Séducteur, dont il se croit maintenant trop heureux de pouvoir faire son gendre. Il craint seulement de le voir encore trop attaché à la Marwood, pour y renoncer en faveur d'une Fille, qui n'a plus rien laissé à désirer à sa passion, & qui connoit si peu l'art de captiver que possèdent les coquettes.

Scène I I.

(L'apartement de Sara)

Sara , Mellefont.

Mellefont prévient Sara sur la visite de la Marwood,

Wood, qu'il lui annonce sous le nom d'une de ses parentes, appelée Lady Selmes. Sara cherche à s'en défendre, cependant Mellefont l'y fait consentir à la fin, par toutes sortes de caresses, & de motifs captieux, mais bien délicatement amenés. Il sort pour chercher cette prétendue parente.

Scène I I I.

Waitwell, Sara.

Betty fait entrer Waitwell. Sara est frappée de le voir, & craint qu'il ne vienne lui apporter la nouvelle de la mort de son Père. Elle ne lui donne pas le tems de parler, & se desespère. Waitwell parvient enfin à lui dire, que le digne Chevalier Sampson, le meilleur des Pères vit encore, & qu'il est rempli de tendresse pour sa Fille. Sara s'ecrie : Ah! s'il m'aime encore, il doit donc me plaindre. Non, non, c'est-ce qu'il ne sçauroit faire. Ne vois-tu donc pas combien chaque soupir qu'il perdrait pour moi, aggraverait mon crime? La justice du Ciel ne mettrait elle pas sur mon compte chaque larme que je lui arrache? Quoi? je lui coûte des larmes? Et d'autres larmes, que des larmes de joie? — Contredis moi donc Waitwell! Non, il n'aura senti tout au plus, que quelques legers mouvemens du sang, que la moindre réflexion fait calmer. Il n'en sera pas venu jusqu'aux pleurs. N'est-ce pas Waitwell, il n'en est pas venu jusqu'aux pleurs? — Waitwell en s'essuïant les yeux, dit: Non, il n'en est pas venu jusqu'aux pleurs. — Sara répond, Hélas! ta bouche,

che, dit non, mais tes propres larmes disent oui. Waitwell, lui présente une lettre de son Père, qu'elle balance d'accepter sans savoir ce qu'elle contient. Waitwell, lui répond: De l'amour, du pardon, peut-être aussi un repentir sincère d'avoir voulu employer les droits de la rigueur paternelle contre un enfant, pour lequel combattent les privilèges de la tendresse paternelle. Enfin vous obtenez la liberté de disposer de votre cœur, & de votre main.

Sara.

Ah ! c'est là justement ce que je crains. Je n'ai pas le courage d'affliger un Père, tel que lui, & encore moins de le voir réduit par cette même affliction, par son amour auquel j'ai renoncé, jusqu'au point de consentir à tous les écarts, auxquels une malheureuse passion m'a séduit. Si sa lettre contenoit tout ce que peut dire en pareil cas un Père irrité, je la lirois à la vérité en frémissant, mais je pourrois néanmoins la lire ; je pourrois opposer à sa colère, une ombre de justification, & l'irriter par là d'avantage. Je me tranquilliserois au moins en pensant, qu'une violente colère, ne laisse pas de place à un chagrin cuisant, & que celle là se convertiroit enfin en mépris amer pour moi ; que l'indifférence succéderoit à ce mépris ; que mon Père auroit le cœur en repos, & je n'aurois pas le reproche à me faire de l'avoir rendu malheureux à jamais. —

Waitwell continue à persuader Sara d'ouvrir la lettre, elle s'en défend avec beaucoup de délicatesse,

tesse , & de grandeur de sentimens , & finit par dire : Etre infortunée toute seule , & sans mon Père , c'est là ce que je demande tous les jours au Ciel ; mais être heureuse toute seule , & sans lui , c'est ce que j'abhorre. —

Waitwell voyant qu'il ne peut rien gagner sur son esprit , par la voye de l'attendrissement , s'avise d'un autre expédient , & la trompe en lui disant , qu'il n'a osé lui dire tout ce que la lettre contient , pour ne pas l'effrayer , mais qu'au fonds elle n'est que trop dure & trop amère. Sara séduite par ce discours , ouvre la lettre en tremblant , mais y trouvant d'abord ces mots , *Fille uniquement chérie* , elle s'irrite contre Waitwell , & le traite de vieux imposteur. Il lui demande pardon , & s'en excuse en disant , qu'il n'a pu se résoudre à rapporter à un aussi bon père une lettre , qu'on n'auroit pas daigné ouvrir , & plutôt que de lui causer un pareil chagrin , il aimeroit mieux fuir aussi loin , que ses vieilles jambes peuvent le porter , & il ajoute : Je m'imagine , qu'un père est toujours père , & qu'un enfant , quand même il seroit tombé dans quelque égarement , reste toujours un enfant ; qu'il conviendrait que , sans penser toujours à votre faute , vous cherchiez l'occasion de l'expier , & qu'après qu'un père aussi tendre a fait le premier pas pour la reconciliation , il ne doive point vous en coûter à faire le second. — Sara paroît ébranlée par cette réflexion ; mais elle s'écrie : Ah , mon père seroit obligé de me pardonner trop ! Waitwell répond : N'est-ce pas un grand plaisir pour un cœur généreux de pouvoir pardonner ? Envieriez-vous à votre père cette douce volupté ? — Je crois que

que votre refus ne vient, que d'une crainte fort louable, que d'une timidité vertueuse. Ceux qui sont capables d'accepter, sans la moindre répugnance, un grand bienfait, en sont rarement dignes. Mais la méfiance de nous mêmes, ne doit pas passer ses justes bornes —

Sara se resout enfin à lire la lettre, & après avoir lu un instant tout bas, elle s'écrie: Ah, Waitwell, quel père! Il nomme ma fuite une absence. Que cette expression douce la rend coupable! — Écoute donc! Il se flatte que je l'aime encore. Il se flatte! — Il me prie — Un père qui prie sa fille coupable! — d'oublier son excès de rigueur, & de ne le pas punir plus longtems par mon éloignement — Encor plus! Il me remercie de lui avoir fait naître l'occasion, de me montrer toute l'étendue de son amour paternel. Malheureuse occasion! Ah, que ne dit-il aussi, qu'elle lui a fait connoître, toute l'étendue de la desobéissance filiale! Non, il ne dit pas un mot de mon crime — Il viendra chercher lui-même ses enfans. Ses enfans, Waitwell! — Ai-je bien lu? — Oui. Hélas, je succombe! Il dit, que celui-là mérite en tout sens d'être son fils, sans lequel il ne pourroit point avoir de fille — Oh! plutôt à Dieu, qu'il ne l'eut jamais eue cette fille infortunée! — Laisse-moi seule, Waitwell. Il demande une réponse, & je vais la faire en ce moment. Viens la prendre dans une heure. Ton zèle me charme. Il est peu de domestiques qui soient amis de leurs maîtres — Waitwell réplique, en sortant: Ah! si tous les maîtres ressembloient au Chevalier Sampson, il faudroit que les valets fussent des monstres, s'ils ne laissoient pas leur vie pour eux.

Scène

Scène I V.

Sara seule.

Qui l'auroit dit, il y a un an, que je me verrois obligée de répondre à une telle lettre, & dans des circonstances semblables! — Elle prend la plume & écrit, en faisant de tems en tems quelques tristes reflexions; mais enfin elle est interrompue, par l'arrivée de Mellefont & de la Marwood.

Scène V.

Marwood, Mellefont, Sara.

Mellefont présente la Marwood à Sara, sous le nom de Lady Solmes, sa parente. La Marwood paroît frappée de la beauté, & de l'esprit de sa rivale, & tombe dans une espèce de reverie, dont elle ne sort qu'en entendant parler de la lettre du Chevalier Sampson à sa Fille. Sara donne cette lettre à Mellefont, qui reste immobile après l'avoir lue. Elle lui dit: Eh bien, Mellefont vous vous taisez, Non, cette larme qui s'échape de vos yeux, m'en dit beaucoup plus, que votre bouche ne pourroit exprimer.

Marwood à part.

Quel tort ne me suis-je point fait? Imprudente que j'étois!

33

Melle-

Mellefont.

Hélas, Sara ! pourquoi faut-il que nous ayons affligé cet homme divin ? Oûi certes un homme divin ; car qu'y a-t-il de plus divin que pardonner ? — Aurions nous osé espérer seulement un denouement aussi heureux ? Quelle félicité m'attend ! Mais que la persuasion de n'en pas être digne, me sera douloureuse !

Marwood à part.

Faut-il écouter un pareil discours ?

Sara.

Que ces sentimens justifient bien l'amour, que je vous porte !

Marwood.

A quelle contrainte affreuse suis-je reduite ! — Elle cherche à jeter de la mefiance dans le cœur de Sara & de Mellefont, en disant que la lettre ne prouve rien ; que cette bonté paternelle si inopinée, pourroit bien être une feinte, un piège tendu. — Sara répond qu'elle lui pardonne ce soupçon, parce qu'elle ne connoît pas son père, qui est incapable de s'abaisser jusqu'aux ruses, & aux trahisons. — Marwood commence en cet endroit à trembler, & dit, qu'une petite foiblesse l'oblige à prendre l'air. Mellefont lui donne la main pour la reconduire chés elle. Sara reste un

me-

moment seule , la plaint , & veut se remettre à écrire.

Scène V L

Betty, Sara.

Betty vient l'interrompre ; elle s'étonne de ce que la visite a été si courte , & croit remarquer dans la physionomie de Sara., quelque chose de plus calme , & de plus gay qu'à l'ordinaire. Celle-ci répond que c'est l'effet de la lettre de son Père , & qu'elle veut aller trouver Mellefont , pour l'engager à joindre une réponse au Chevalier Sampson à la sienne , pour lui témoigner leur reconnaissance commune . . . Elles sortent.

Scène V I I.

Le Théâtre change , & représente la Salle.

Le Chevalier Sampson , Waitwell.

Sampson.

Tu as versé par ton récit du baume dans mon cœur , mon cher Waitwell. Je revis, son retour prochain semble me ramener vers ma jeunesse , autant que sa fuite m'avoit approché du tombeau. Elle m'aime encore ! Tous mes desirs sont satisfaits. Retourne-y bientôt. A peine puis-je attendre le moment , où je vais la serrer dans ces mêmes bras , que j'avois étendus avec tant d'ardeur

Bb 2

vers

vers la mort. Un vieillard tel que moi , a tort de ferrer si étroitement les liens qui peuvent l'attacher à la vie. La dernière separation n'en devient que plus douloureuse. —

Il finit par rendre grace à la Providence du retour de sa fille, & ajoute : Ah ! que la reconnoissance est foible dans une bouche mortelle ! Mais je pourrai bientôt l'exprimer plus dignement dans une éternité bienheureuse. —

Waitwell lui temoigne , combien il est charmé de voir , que la joie est retournée dans son cœur , & lui fait sentir combien il a partagé sa douleur. Sampson lui dit : Ne te considères plus , dès ce moment , comme mon Domestique ; tu as mérité depuis long tems de jouir d'une vieillesse plus décente. — Sois seulement cette fois encore l'ancien Waitwell , qui jamais n'a trompé ma confiance. Cours , & tâche de me rapporter sa réponse , dès qu'elle sera achevée. — J'y vole , répond Waitwell ; mais une pareille course n'est pas un service que je sois obligé de vous rendre , c'est une récompense que vous accordés à mon zèle officieux.

(ils sortent.)

Fin du troisième Acte.

Acte

ACTE I V.

Scène Première,

*(L'appartement de Mellefont.)**Mellefont, Sara.*

Mellefont dit, qu'étant seul coupable, il doit se charger du crime entier, & en demander seul pardon.

Sara.

Non, Mellefont, ne m'otés point la part que j'ai à nos égaremens; elle m'est précieuse, quelque coupable qu'elle soit; car elle doit vous avoir convaincue, que j'aime Mellefont plus que tout au monde. Mais puis-je concilier aujourd'hui cet amour avec celui que je sens pour mon Père? — Elle fait entrevoir fort délicatement les doutes qui l'inquiètent sur ce sujet, & finit par dire: Je sens des battemens de cœur. Maintenant les coups sont forts & redoutables. — Maintenant, il ne bat que lentement, mais avec angoisse, & d'un mouvement inégal, & tremblant. — Le voilà qui recommence à battre avec violence. C'est comme s'il se précipitoit à faire ses derniers efforts. Cœur infortuné! — Mellefont la rassure, & cherche à dissiper ses noirs pressentimens. J'écrirai d'abord, dit-il enfin, & je me flatte, que l'aveu de mon repentir, l'expression de ma sensibilité, & la promesse de ma tendre obéissance, satisferont le Chevalier Sampson.

*Rb 3**Sara.*

Sara.

Le Chevalier Sampson ? Ah , Mellefont ! commencés donc à vous accoutumer à un nom plus tendre. Mon père ; votre père , Mellefont —

Mellefont.

Eh bien , oui , Mademoiselle , notre bon , notre meilleur père — Fort jeune encore j'ai cessé de prononcer ce doux nom ; fort jeune aussi le sort me fit oublier celui de mère.

Sara.

Et moi je n'eus jamais le bonheur de le nommer. Ma vie fut sa mort. Je privai ma mère du jour involontairement , & peu s'en est falu que je ne sois devenue aussi la meurtrière de mon père — Peut être la suis-je déjà ? C'est-moi qui lui ai ravi les années , les jours & les momens que le chagrin que je lui causai , diminuera du terme de sa carrière — Sans moi , il auroit vécu plus longtems. Tristes remords , que sans doute je n'aurois jamais eus à me faire , si une mère tendre eut conduit ma jeunesse. — Pourquoi , Mellefont , me regardés-vous si tendrement ? Vous avés raison ; une mère , à force de m'aimer , seroit peut-être devenue mon tyran , & je ne serois pas à Mellefont — Mais ne nous arrêtons pas plus longtems , je vais achever ma lettre , je vous la montrerai , & j'espère que vous me ferés lire la votre.

Melle-

Mellefont.

Chaque mot sera soumis à votre décision, hors ce que je dirai pour vous justifier ; car je fais que vous ne vous croyés pas aussi innocente que vous l'êtes.

(il reconduit Sara jusqu'à la Couliſſe.)

Scène I I.

Mellefont seul.

Il se promène en revant profondément, & dit enfin : Quelle énigme me suis-je à moi-même ? Que dois-je penser de moi ? Suis-je un insensé ? Suis-je un scélérat ? Ou bien l'un & l'autre ? — J'adore Sara. Je sacrifierois mille fois ma vie pour Sara, elle qui m'a sacrifié sa vertu — & cependant je crains le moment, qui à la face du monde entier, me donnera sa possession. Il est maintenant inévitable, car son père est reconcilié. — Je suis captif de Sara, mais un prisonnier relâché sur sa parole. Cette idée est flatteuse. Pourquoi ne puis-je m'en tenir là ? Pourquoi faut-il que je sois enchaîné, & que je perde jusqu'à l'ombre de la liberté ? — Sara Sampson, mon Amante ! Que de félicité ne comprend pas ce mot ? Sara Sampson, mon Epouse ! — Ah ! voilà la moitié de cette félicité évanouie, — Et l'autre moitié va s'évanouir encore — Montre que je suis ! — Avec de pareils sentimens écrirai-je à son père ? Mais non, ce ne sont point mes sentimens, ce sont des fantai-

sies, des fantaisies abominables, que ma vie dissolue m'a rendues familières ! Je veux m'en défaire ou cesser de vivre.

Scène III.

Mellefont, Norton.

Norton entre pour le féliciter d'une nouvelle qu'il vient, dit-il, d'apprendre de Betty.

Mellefont.

Sans doute notre réconciliation avec le père ?
Je t'en remercie.

Norton.

Le Ciel veut donc enfin vous rendre heureux. —

Mellefont.

S'il le veut, ce n'est sûrement pas pour l'amour de moi. Tu vois, que je sçai me rendre justice.

Norton.

Mais — la joie s'exprime-t-elle ainsi ?

Mellefont.

La joie, Norton ? Ah, la voilà perdue pour moi.

Norton.

Norton le regardant fixement.

M'est-il permis de parler librement ?

Mellefont.

Oui, mais ne t'oublies point.

Norton.

Je n'oublierai point que je suis Domestique ; mais un Domestique qui pourroit être quelque chose de mieux, hélas ! s'il avoit mené un autre genre de vie. Oui je suis votre Valet, mais non pas pour me damner avec vous.

Mellefont.

Avec moi ? Et pourquoi dis-tu cela ?

Norton.

Parce que je ne suis pas médiocrement surpris de vous trouver tout autre que je croyois.

Mellefont.

Ne puis-je sçavoir ce que tu t'imaginois donc ?

Norton.

De vous trouver dans un vrai ravissement.

Mellefont.

Il n'y a que le peuple qui soit transporté hors
Bb 5 de

de lui-même, pour peu que la fortune lui rie.

Norton.

Le Peuple a peut-être encore ce sentiment naturel, que mille illusions affoiblissent, & corrompent chés les grands. — Mais on lit sur votre visage encore quelque chose de plus que la moderation. — Froideur, irrésolution, dégoût. —

Mellefont.

Et quand cela seroit ? As-tu oublié quelle personne se trouve encore ici, outre Sara ! La présence de la Marwood. —

Norton l'interrompant.

Pourroit bien vous inquieter, mais non pas vous rendre abattu. D'autres soins vous agitent. Je souhaite de me tromper ; mais il me semble que vous auriez préféré de voir que le père ne se fût pas reconcilié sitôt. — La perspective d'un état, qui s'accorde si peu avec votre façon de penser. —

Mellefont.

Norton, Norton, tu as été un grand Scelerat, ou tu l'es encore, pour m'avoir su deviner si bien. Oui, il est certain que j'aimerai ma chère Sara éternellement ; mais je ne saurois me familiariser avec l'idée, que je doive l'aimer éternellement. — Que j'y sois forcé ! — Mais, ne crains rien,
je

Je sçaurai triompher de cette folie. Qui me dit d'envisager l'hymen comme un état de contrainte ? —

Norton.

La Marwood viendra au secours de vos anciens préjugés. Je crains, je crains.

Mellefont.

Ce qui n'arrivera jamais. Tu la verras encore aujourd'hui retourner à Londres. Je viens de lui inspirer une si forte terreur, qu'elle est obligée désormais d'obéir au premier signe que je lui ferai.

Norton.

Cela est incroyable. —

Mellefont lui raconte ensuite tout ce qui est arrivé, lui montre le poignard qu'il a arraché à la Marwood, lui dit les raisons qui lui ont fait permettre sa visite à Sara, sous le nom de Lady Solmes, & lui témoigne quelque inquiétude pour Arabelle. Il ajoute enfin : mais Marwood veut revenir. Soit — La guêpe qui a perdu son aiguillon, ne peut plus que bourdonner. Mais n'entends-je pas venir quelqu'un. Sors d'ici, car c'est elle.

Norton sort.

Scène I V.

Mellefont, Marwood.

Marwood affecte un calme, & une tranquillité d'esprit

d'esprit qu'elle n'a point ; elle dit que l'orage est passé , & qu'elle ne sent plus pour lui que de l'indifference. Mellefont de son côté , lui fait quelques caresses froides , & lui dit , qu'il souhaiteroit que leur séparation fût telle qu'il convient entre gens d'esprit , qui cedent à la necessité , sans haine , & sans aigreur , & en conservant un degré d'estime mutuelle. Au milieu de ce discours , Marwood dit : mais un mot encore d'Arabelle. Vous ne voulez donc pas me la laisser !

Mellefont.

Non , Marwood.

Marwood.

Il est cruel , que ne pouvant plus rester son père , vous vouliez encore lui ravir sa mère.

Mellefont.

Je puis rester son père , & je le serai toute ma vie.

Marwood.

Montrés - le donc tout à l'heure.

Mellefont.

Comment ?

Marwood.

Permettés qu'Arabelle possède , comme un bien paternel toutes vos richesses , que j'ai simplement en
gar-

garde. Quant à sa succession maternelle, je voudrois pouvoir lui laisser quelque chose de plus, que la honte d'être ma fille.

Mellefont.

Cessés, Marwood, un pareil langage. J'aurai soin d'Arabelle, sans mettre sa mère dans des embarras. Si vous voulés m'oublier, commencés par oublier que vous tenés quelques biens de moi. Je vous ai des obligations, & je n'oublierai jamais que vous avés contribué à mon vrai bonheur, même sans le vouloir. Oui, Marwood, je vous remercie très-sérieusement, d'avoir découvert le lieu de notre séjour à un père, qui n'a tardé de nous pardonner, que parce qu'il l'ignoroit.

Marwood.

Ne me martirisés point par des remerciemens, que je n'ai jamais cherché à mériter. Le Chevalier Sampson est un vieux benêt, qui pense autrement que je n'aurois fait à sa place. J'aurois pardonné à la fille, mais son Séducteur, je —

Mellefont.

Marwood —

Marwood.

Je n'y pensois pas. C'est vous même qui l'êtes; n'en parlons plus — Pourrai-je bientôt faire mes adieux à Mademoiselle?

Melle-

Mellefont.

Sara ne pourroit pas se facher, quand même vous partiriez sans lui dire adieu.

Marwood.

Je n'aime pas à jouer mon rôle à demi, & je ne veux pas même, sous un nom emprunté, passer pour une femme sans savoir vivre.

Mellefont.

Si votre propre tranquillité vous est chère, vous devriez éviter de revoir une personne, qui doit naturellement reveiller en vous de certaines impressions.

Marwood d'un ton moqueur.

Vous avez meilleure opinion de vous même que de moi. Mais quand même vous me croiriez inconsolable de votre perte, vous devriez du moins le croire en silence — Mademoiselle Sara pourroit reveiller en moi de certaines impressions ! Vraiment, celle-ci, par exemple, que la fille la plus sage peut aimer quelquefois le plus grand vaurien.

Mellefont.

Bravo, Marwood, *bravo* ! Vous voilà précisément dans les dispositions, où j'ai souhaité de vous voir depuis longtems ; quoique j'eusse souhaité, comme je viens de le dire, qu'en nous quittant, notre estime réciproque n'eut point cessé. Peut-être

être se retrouvera-t-elle dès que la colère ne fermentera plus. Permettès que je vous quitte un instant. Je vais chercher Sara.

Scène V.

Marwood seule.

Elle se prépare à dissimuler, & se flatte de pouvoir avoir avec Sara un moment d'entretien particulier, pour lui dire des vérités & des calomnies sur le sujet de Mellefont, & de finir par lui faire des menaces pour l'intimider.

Scène V I.

Sara, Mellefont, Marwood.

Cette Scène se passe en complimens, à travers desquels, Mellefont cherche à éloigner la Marwood, & à l'engager à partir encore le même soir pour Londres. Celle-ci paroît inquiète de ce que personne ne vient appeler Mellefont pour rester seule avec Sara.

Scène V I I.

Betty, Mellefont, Sara, Marwood.

Betty arrive & dit, qu'un Etranger demande avec empressement à parler à Mellefont, qui croit que c'est une bonne nouvelle de sa succession. Il est inquiet, & voudroit que la Marwood sortit avec lui;

lui ; mais Sara s'y oppose poliment , & lui dit qu'elle sera charmée d'entretenir Solmes pendant son absence. En sortant Mellefont jette un regard menaçant sur la Marwood , & lui dit : J'obéis , Milady , mais je serai sans faute de retour dans un instant.

Scène V I I I.

Sara , Marwood.

Elles s'assoyent , & Sara dit : Ne croyés-vous pas , Madame , que je serai la plus heureuse personne du monde en épousant Mellefont ?

Marwood.

Si Mellefont est capable de sentir son bonheur , il sera , en vous possédant , l'homme du monde le plus digne d'envie. Mais —

Sara.

Un mais , & un silence qui donne tant de matière à réflexion , Madame —

Marwood.

Je suis sincère , Mademoiselle —

Sara.

Et par là infiniment estimable —

Marwood.

Sincère — souvent jusqu'à l'imprudence , mon *mais* de tout à l'heure en est la preuve. Un *mais* bien peu réfléchi !

Sara.

Sara.

Je ne saurois croire, Madame, que par ce subterfuge vous vouliez augmenter mon inquiétude. C'est, je pense, une charité bien cruelle, de laisser entrevoir un malheur qu'on pourroit découvrir.

Marwood.

Nenni, Mademoiselle. Mon *mais* vous donne trop à penser. Mellefont est mon parent —

Sara.

C'est ce qui rend le moindre scrupule que vous avez sur son sujet d'autant plus grave.

Marwood.

Et quand Mellefont seroit mon propre frère, je prendrois fait & cause contre lui en faveur d'une personne de mon sexe, vis-à-vis de laquelle il auroit d'indignes procédés —

Sara.

Cette réflexion —

Marwood.

M'a déjà servi plusieurs fois de règle dans des cas douteux.

Sara.

Et m'annonce — Je tremble.

Cc

Marj

Marwood.

Non Mademoiselle; si vous voulés trembler —
Parlons d'autre chose.

Sara.

Que vous êtes cruelle!

Marwood.

Je suis fâchée que vous me méconnoissiez. Quant à moi, si j'étois à la place de Mademoiselle Sampson, je regarderois comme un grand bienfait chaque avis, qu'on voudroit bien me donner sur le sujet d'un homme, avec lequel je serois prête d'unir mon sort à jamais.

Sara.

Mais, Madame, ne connois-je donc pas mon Mellefont? Croyés-moi, je lis dans le fond de son âme comme dans la mienne. Je sai qu'il m'aime.

Marwood.

Et d'autres aussi —

Sara.

Qu'il en ait aimé d'autres, c'est ce que je n'ignore point. Devoit-il m'aimer avant que de me connoître? Puis-je prétendre que je sois la seule qui ait eu assez d'attraits pour lui? Puis-je me cacher les efforts que j'ai faits pour lui plaire! N'est-il
il

il pas assés aimable pour avoir dû exciter ces memes efforts chés d'autres femmes? Et n'est-il pas naturel que quelques unes ayent réussi dans leurs attaques.

Marwood.

Vous le defendés avec la meme chaleur, & presque avec les memes armes que je l'ai déjà défendu souvent. Ce n'est pas un crime d'avoir aimé, encore moins de l'avoir été. Mais la legere-té est un crime.

Sara.

Pas toujours; car souvent, elle devient excusable par les objets memes de l'amour, qui rarement meritent de le rester sans cesse.

Marwood.

La morale de Mademoiselle Sampson, ne paroît pas être la plus severe.

Sara.

Elle n'est pas severe pour ceux qui conviennent de leurs égaremens. Car il ne s'agit pas ici de determiner les bornes, que la vertu nous fixe en aimant, mais d'excuser la foiblesse humaine de celui qui les a franchies, & d'en examiner les suites sur les règles de la prudence. Lorsque par exemple, Mellefont aime une Marwood, & la quitte en-

fin, cette infidélité, comparée à l'amour même, est une belle action. Ce seroit un malheur s'il étoit obligé d'aimer éternellement une femme vicieuse, parce qu'il l'a aimée une fois.

Marwood.

Mais Mademoiselle, connoissés-vous donc cette Marwood, que vous nommés si hardiment une femme vicieuse ?

Sara.

Je la connois par le portrait, que m'en a fait Mellefont.

Marwood.

Mellefont ? Ne vous est-il donc jamais venu dans l'esprit de croire, que Mellefont ne peut être qu'un témoin suspect dans sa propre cause ?

Sara.

— Je m'aperçois enfin, Madame, que vous voulés me mettre à l'épreuve. Mellefont rira quand vous lui raconterés avec quel sérieux j'ai défendu sa cause.

Marwood.

Pardonnés-moi, Mademoiselle, il ne faut pas que Mellefont aprenne un mot de cet entretien.
Vous

Vous pensés trop noblement pour vouloir brouiller avec lui une parente. —

Sara.

Ah , je ne veux brouiller persone , & je souhaiterois que d'autres le voulussent aussi peu.

Marwood.

Voulés-vous sçavoir l'histoire de la Marwood en peu de mots.

Sara.

Que sçai-je ? — Mais oui. A condition, cependant que vous cesserez, dès que Mellefont reviendra. —

Marwood.

Je vous aurois prié d'avoir la même précaution, si vous ne m'aviés prévenue. Ecoutez moi donc ! — Marwood est d'une fort bonne famille. Elle étoit Veuve , & jeune, lorsqu'elle fit la connoissance de Mellefont chés une de ses amies. On dit qu'elle ne manquoit ni de beauté , ni de ces agrémens qui animent la beauté. Sa réputation étoit sans tâches. Il ne lui manquoit qu'un Article. — Des richesses ! Elle avoit sacrifié ses biens importants à délivrer un mari , auquel elle ne croyoit rien devoir refuser.

Cc 3

Sara.

Sara.

Voilà en effet un trait bien noble ! C'est dommage , qu'il ne brille pas dans un plus beau tableau.

Marwood.

Malgré ce défaut de fortune , elle étoit recherchée par des personnes qui ne desiroient que de la rendre heureuse. Parmi ces riches Adorateurs , Mellefont se présenta. Sa proposition étoit sérieuse , & l'état d'aisance dans lequel il promettoit de mettre Marwood un des moindres motifs sur lequel il s'apuyoit. Il sentit d'abord qu'il avoit à faire à une femme desintéressée , qui auroit préféré une cabane à un palais , si dans la première il eut fallu vivre avec un objet aimé , & dans la seconde avec un homme , pour lequel elle n'eut senti que de l'indifférence.

Sara.

Autre beau trait que j'envie à la Marwood ! Ne la flatés plus Madame , sans quoi je serois peut-être obligée de la plaindre à la fin.

Marwood.

Mellefont étoit sur le point de s'unir avec elle , lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort d'un Oncle , qui lui avoit légué tout son bien , à condition , qu'il épouserait une de ses parentes éloignées. Si Mar-
wood

Wood avoit refusé pour l'amour de lui des partis plus riches, il ne voulut pas à son tour le lui céder en grandeur d'ame. Il prit le dessein, de lui faire mystère de cette succession, jusqu'à ce qu'elle la lui eut fait perdre. — N'étoit-ce pas là penser grandement, Mademoiselle?

Sara.

Ah! qui connoît mieux que moi la noblesse de son cœur?

Marwood.

Mais que fit Marwood? Un soir assés tard, elle aprit sous main la résolution de Mellefont: le lendemain matin il vint pour la voir; mais Marwood étoit disparue.

Sara.

Comment? Pourquoi?

Marwood.

Il ne trouve d'elle qu'une lettre qui lui aprit; qu'il ne devoit pas s'attendre à la revoir jamais; qu'elle ne balançoit point à lui avouer son amour, mais que par là même, elle ne pouvoit se résoudre, d'être l'auteur d'une action, dont il se repentiroit nécessairement un jour; qu'elle le dégageoit de ses promesses, & le conjuroit de se mettre par le mariage prescrit dans le testament, en possession d'un

héritage qu'un homme d'honneur pourroit employer à quelque chose de mieux, qu'à en faire un sacrifice inconsidéré à une amante.

Sara.

Mais, Madame, pourquoi prêter des sentimens si admirables à la Marwood? Lady Solmes peut en être susceptible, mais non pas Marwood.

Marwood.

Il n'est pas étonnant que vous soyés prévenue contre elle — La résolution de la Marwood pensa faire perdre l'esprit à Meilefont. Il envoya de tout côté des émissaires pour la chercher, & à la fin il la trouva.

Sara.

Sans doute parce qu'elle vouloit qu'on la trouvât.

Marwood.

Point de remarque amère, Mademoiselle! Elles ne conviennent point à un caractère d'ailleurs aussi doux que le vôtre — Il la trouva donc, mais il la trouva inexorable. Elle refusa d'accepter sa main, & il n'en pût obtenir que la promesse de revenir à Londres. Ils convinrent de différer leur mariage, jusqu'à ce que la parente, ennuyée d'un si long retardement, seroit forcée de proposer un accord. Marwood en attendant, ne pût se défendre
des

des visites journalières de Mellefont, qui pendant longtems se reduisoient à des attentions respectueuses de la part d'un amant, qu'on avoit relegué dans les limites de l'amitié. Mais qu'il est difficile de retenir dans ces bornes un homme qui, comme Mellefont, possède toutes les qualités capables de nous le rendre dangereux ! Personne n'en sera plus convaincue, que Mademoiselle Sampson elle-même.

Sara.

Hélas !

Marwood.

Vous soupirez ? Marwood aussi a soupiré plus d'une fois de sa foiblesse, & soupire encore.

Sara.

Madame, c'est assés. Ce tour, je pense est plus piquant que ma remarque amère.

Marwood.

Mon dessein n'étoit pas d'offenser, mais simplement de vous présenter l'infortunée Marwood, dans un jour où vous puissiez en juger sainement — En un mot, l'amour donna à Mellefont les droits d'Epoux, & celui-ci crût qu'il n'étoit pas désormais nécessaire de les rendre legitimes par les loix. Que Marwood seroit heureuse, si sa honte n'étoit connue que d'elle-même, de Mellefont & du Ciel ! Si une fille gemissante ne découvroit à l'Univers entier, ce qu'elle voudroit se cacher à elle-même !

C c 5

Sara

Sara.

Que dites-vous, Madame? Une fille —

Marwood.

Oui, Mademoiselle, une fille infortunée perd, par l'intervention de Sara Sampson, toute espérance de pouvoir jamais nommer ses parens qu'avec horreur.

Sara.

Quelle affreuse nouvelle! Quoi! Mellefont m'a caché ceci? — Puis-je le croire, Madame?

Marwood.

Vous pouvez le croire sûrement. Mellefont vous aura peut-être encore bien fait d'autres mystères.

Sara.

Et qu'auroit-il pu me cacher encore?

Marwood.

Ceci, par exemple, qu'il aime encore la Marwood.

Sara.

Madame, vous me donnés la mort.

Marwood.

Est-il croyable qu'un amour, qui a duré plus de dix ans, puisse s'évanouir en un instant? — Je
pour-

pourrois vous nommer plusieurs jeunes beautés, qui l'une après l'autre ont cherché d'enlever à la Marwood un homme, dont elles se sont vues trompées cruellement à la fin. Il a un point fixe au de-là duquel il est impossible de le porter. Dès qu'il l'aperçoit, il s'échape. Mais supposé, Mademoiselle, que vous fussiez seule assés heureuse pour le reduire sous un joug, pour lequel il a tant d'aversion, croiriez vous pour cela d'être assurée de son cœur?

Sara.

Malheureuse que je suis! Que faut-il que j'entende?

Marwood.

Rien moins que cela! C'est alors qu'il voleroit d'autant plus promptement dans les bras de celle, qui n'a pas été si jalouse de sa liberté. Vous porteriez le nom de son Epouse, & elle le feroit.

Sara.

Cessés de me tourmenter par des images si cruelles! Conseillés-moi plutot, Madame, je vous en conjure, conseillés moi ce que je dois faire. Vous devés le connoître, vous devés savoir quels sont les moyens, qui peuvent encore lui rendre agréable un lien, sans lequel l'amour le plus sincère reste toujours une passion criminelle.

Marwood.

Je sai qu'on peut prendre un oiseau, mais j'ignore
l'art

l'art de lui faire trouver sa cage, plus agréable que la liberté des champs. Contentés-vous de l'avoir attiré jusqu'aux bords de vos lacets, qu'il déchireroit en s'y jettant.

Sara.

Je ne sçai, si j'ai bien compris cette comparaison badine ; Madame. —

Marwood.

Vous l'avez comprise, si vous en êtes piquée. — En un mot, votre intérêt autant que celui d'une autre, la prudence autant que l'équité doivent faire renoncer Mademoiselle Sampson à toutes ses prétensions sur un homme qui a pris les premiers, & les plus forts engagements avec Marwood. Vous pouvez encore le quitter, sinon avec beaucoup d'honneur, du moins sans une prostitution publique. Une courte absence faite avec un amant, est à la vérité une petite tâche, mais le tems l'efface. Tout est oublié au bout de quelques années; & une riche héritière trouve toujours des Epoux qui ne sont pas si délicats. Si Marwood étoit dans les mêmes circonstances, si elle n'avoit pas besoin d'un Epoux pour ses attraits qui sont sur leur déclin, & d'un père pour sa fille, dénuée de tout secours, je suis sûre que Marwood agiroit plus heureusement envers Mademoiselle Sampson, que celle-ci, en formant des difficultés honteuses, ne cherche à agir envers la Marwood.

Sara

Sara se levant en colère.

Ceci va trop loin ! Est-ce là le langage d'une parente de Mellefont ? — Mellefont , qu'on vous trahit indignement ! Je sens maintenant la raison , pourquoi il ne vous laissoit qu'à regrêter seule avec moi. Sans doute il sçait déjà , ce qu'on doit craindre de votre langue. Langue envenimée ! — Je parle avec franchise ; car Madame , il y a assés long tems que vous parlés avec indécence. Par quels moyens Marwood a-t-elle pû se procurer une amie qui plaide si bien pour elle , qui fait de si grands efforts d'imagination , pour me bercer d'un beau roman , où elle est si fort flattée , & qui employe toutes sortes de ruses , pour me faire soupçonner la probité d'un galant homme , qui n'est pas un monstre. Ne m'a-t-on parlé tantôt de la fille que Marwood prétend avoir euë de lui , & des Demoiselles qu'il a trompées , que pour m'insinuer à la fin , de la manière du monde la plus sensible , que je ferois bien de céder le pas à une coquette endurcie dans le crime ?

Marwood.

Modérés - vous , jeune personne. Une Coquette endurcie dans le crime ! — Vous vous servés là d'expressions , dont vous ignorés la force.

Sara.

Ne paroît-elle pas telle dans le portrait même , qu'en fait Milady Solmes ? Eh bien Madame, vous êtes

êtes son amie , & peut-être sa confidente. Ce n'est pas pour vous en faire un reproche , car il n'est guere possible dans le monde , de n'avoir que des amis vertueux. Mais faut-il , que pour l'amour de votre amitié , je sois ravalée ainsi. Si j'avois eu l'expérience de Marwood , je n'aurois certainement pas fait le faux pas , qui me met avec elle dans un parallèle si humiliant ; & si je l'eusse fait , je n'y serois pas persistée dix ans. — Ah ! si vous saviés, Madame , quels remords , quelles angoisses m'a coûté mon erreur ! Je dis mon erreur , car pourquoi serois-je plus long tems si cruelle à moi-même , de la regarder comme un crime ? Le Ciel même cesse de l'envisager comme tel. Il éloigne de moi la punition , & me rend un père. — Je frissonne Madame , tous les traits de votre visage , changent en un moment ! Vous êtes enflammée ; votre œil égaré n'annonce que fureur ; vous grincés les dents , & les mouvemens convulsifs de votre bouche. — Ah ! Milady , si je vous ai offensée , je vous en demande pardon. J'ai tort d'être si sensible. Votre intention n'étoit pas sans doute de me faire tant de peine. Oubliés ma vivacité. Par quoi puis-je vous calmer ? Par où puis-je mériter votre amitié , telle que vous l'avez vouée à Marwood ? Je vous la demande à genoux , (*elle se jette à ses piés.*) — Et si je ne puis obtenir cette précieuse amitié , accordés-moi du moins la justice de ne pas me mettre au rang de la Marwood.

Mar-

Marwood qui recule fierement quelques pas,
& laisse *Sara* à genoux.

Cette attitude de *Sara Sampson*, à trop de charmes pour *Marwood*, pour qu'elle n'en triomphe qu'inconûte. — Reconnoissés en moi, Mademoiselle, cette même *Marwood*, que vous implorés à genoux, de ne pas vous confondre avec elle.

Sara se lève avec précipitation, & recule quelques pas en tremblant.

Vous *Marwood*? — Oui, je vous reconnois maintenant. — Oui, je reconnois cette liberatrice assassine, qu'un songe avertisseur m'a représentée, le poignard levé sur moi. C'est elle-même. Infortunée *Sara*! Fuions. Sauvés-moi *Mellefont*, sauvés votre amante. Et vous père adoré, n'entendrai-je plus votre voix? — Où puis-je l'entendre? — Au secours *Mellefont*! au secours *Betty*! La voilà, qui d'une main meurtrière s'élance sur moi! Au secours!

(*elle s'enfuit.*)

Scène I X.

Marwood seule.

Que veut-elle donc, cette Visionnaire? — Elle continue à éclater en regrets de n'avoir pas immolé *Sara* à son ressentiment. Elle craint celui de *Mellefont*. — Mais, dit-elle, on auroit fait

fait peu d'entreprises dans le monde , si l'on avoit toujours réfléchi à l'issuë. Et ne suis-je pas déjà préparée au plus funeste événement ? Le poignard étoit pour d'autres , & le poison est pour moi. — Ah ! s'il n'étoit donc pas destiné seul à ravager dans mes entrailles ! s'il pouvoit couler dans les veines d'un infidèle ! — Mais à quoi bon m'arrêter à des souhaits ? — Allons ! Il ne faut pas donner le tems , ni à eux , ni à moi-même , de reprendre nos esprits. Celui qui veut se risquer de sang froid , ne veut pas se risquer du tout.

(elle sort.)

Fin du quatrième Acte.

Acte V.

Scène première.

(*L'appartement de Sara.*)

Sara , Betty.

Sara est assise dans un fauteuil , & s'appuie sur Betty. La première , d'une voix foible , & entrecoupée , cherche à excuser Mellefont , & dit , qu'il n'a pû se dispenser de lui amener la Marwood , sous un nom emprunté , qu'il n'a pû lui refuser cette dernière & légère faveur ; qu'il lui a été impossible d'en prévoir les suites , ni qu'il se verroit obligé de les laisser seules ensemble ; que c'est sa propre faute , de s'être si fort effrayée ; qu'au bout du compte , elle n'a pris qu'un évanouissement , & qu'elle y est
sujet-

sujette. — Betty répond , que ce dernier évanouissement a été beaucoup plus fort , que de coutume , que Marwood elle-même semble en avoir été touchée , & qu'elle n'a pas voulu quitter la chambre , avant que Sara n'ait r'ouvert les yeux , & avalé le remède. — Sara demande , si l'on n'a pas été chercher Mellefont , & elle ten: de tems à autre des points , & des mouvemens convulsifs , qui effrayent beaucoup Betty.

Scène . I I .

Norton , Sara , Betty.

Norton dit que Mellefont va arriver dans l'instant ; qu'un inconnu l'a attiré jusqu'aux portes de la ville , en lui faisant accroire , qu'un Seigneur de ses amis l'y attendoit , pour lui parler d'affaires importantes ; mais qu'après plusieurs detours l'impos-
teur étoit disparu ; que Mellefont en étoit outré ; sur-tout ayant su de sa bouche , tout ce qui s'est passé pendant son absence. Sara continue à disculper Mellefont , d'une manière également ingénieuse & delicate. Enfin Mellefont paroît , & Norton lui dit : Vous n'avez qu'à entrer , Monsieur , l'amour vous a déjà excusé.

Scène I I I .

Mellefont , Norton , Sara , Betty.

Sara reçoit Mellefont avec beaucoup de tendresse , & sans lui faire le moindre reproche , elle lui

D d

de-

demande, s'il ne lui est pas arrivé aussi quelque fâcheux accident. Mellefont répond : Ah, Marwood, il restoit encore cette trahison ! Ce scélerat, qui d'un air mystérieux m'a conduit d'une rue & d'un recoin à l'autre, n'étoit autre que son émissaire. Cet artifice, inventé pour m'éloigner de vous, étoit trop grossier pour que je m'en défiasse. Mais elle n'aura pas été perfide impunément. Vite, Norton, cours à son logement ; arrête-la, & ne la quitte pas des yeux jusqu'à ce que je te suive.

Sara.

Mais à quoi bon, Mellefont ? Je vous demande grace pour Marwood.

Mellefont.

Obéis !

(Norton sort.)

Scène I V.

Sara, Mellefont, Betty.

Sara.

Accordés donc une libre retraite à un ennemi affoibli, après qu'il a hasardé le dernier assaut. Sans Marwood j'ignorerois bien des choses —

Mellefont.

Bien des choses ? Et quoi par exemple ?

Sara

Sara.

Ce que vous ne m'auriés jamais dit vous même — Vous vous troublez ? — Eh bien je l'oublierai puisque vous ne voulés pas que je le sache.

Mellefont.

J'espère que vous ne croirés rien qui puisse m'être desavantageux, & qui n'a d'autre fondement, que la jalousie d'une femme irritée, qui se répend en calomnies.

Sara.

Nous parlerons une autre fois de cela — Mais pourquoi ne commencés-vous point par me parler du danger, qu'ont courrus vos précieux jours. C'eut été moi, Mellefont, qui auroit affilée le fer que Marwood vouloit plonger dans votre sein.

Mellefont.

Ce danger n'étoit pas si grand. Une aveugle fureur animoit Marwood, & moi, j'étois de sang froid. Son attaque ne pouvoit donc qu'échouer — Pourvu qu'une autre qu'elle a fait sur le cœur de Mademoiselle Sara, pour lui ôter la bonne opinion qu'elle a de son Mellefont, ne lui aye pas mieux réussi. Peu s'en faut que je ne le craigne — Non, ma chère Sara, ne me cachés plus, ce que vous vouliés savoir de moi.

D d s

Sara

Sara.

Eh bien — Si j'avois encore eu le moindre doute de votre amour, la furieuse Marwood m'en auroit guerie. Elle sait sûrement, que c'est moi qui lui ai ravi le bien le plus précieux; car une perte incertaine l'auroit fait agir avec plus de réflexion.

Mellefont.

En ce cas je serai presque obligé d'attacher quelque prix à sa jalousie sanguinaire, à son emportement audacieux, à sa ruse perfide — Mais, Mademoiselle, vous voulés encore m'échaper, & me faire mystère —

Sara.

Non, je veux tout vous découvrir, & je viens de faire les premiers pas pour cela. Il est donc indubitable que Mellefont m'aime. Mais j'ai découvert qu'il manque à son amour une certaine confiance, qui me seroit tout aussi flatteuse que la tendresse même. En un mot, mon cher Mellefont, Marwood parloit d'un certain gage, & Norton ce babillard — Ne lui en faites pas un crime au moins — Norton me nomma un nom, qui doit exciter dans votre cœur une autre tendresse, que celle que vous sentés pour moi.

Mellefont.

Ciel est-il possible? L'Impudente a-t-elle avoué

voué sa propre honte? — Hélas, Sara, ayés pitié de ma confusion — Sachant tout, pourquoi le voulés-vous savoir de ma bouche? Elle ne paroitra jamais à vos yeux, cette petite Infortunée, à laquelle on ne peut rien reprocher que sa mère.

Sara.

Vous l'aimés cependant?

Mellefont.

Hélas! trop pour ne pas en convenir.

Sara.

Que je vous aime, Mellefont, pour l'amour même de cette tendresse! Vous m'auriés offensée sensiblement, si vous eussiez renié cette sympathie du sang, par des scrupules desavantageux pour moi. Déjà vous me fachés par la menace, de ne pas vouloir la montrer à mes yeux. Au contraire, Mellefont, j'exige qu'au nombre des promesses solennelles que vous me ferés à la face du Ciel, vous mettiés celle de ne jamais renvoyer Arabelle loin de nous. Entre les mains de sa mère, elle courroit risque de devenir indigne de son père. Laissez-moi prendre la place de Marwood. Ne me privés pas du bonheur de me former une amie, qui vous doit sa vie; un Mellefont de mon sexe. O jours heureux, dans lesquels mon père, vous & Arabelle occuperont à l'envi, mon respect filial, ma tendresse attentive & mon amitié officieuse! — Sara sent des douleurs aiguës, qui lui font

mettre la main devant le visage. Mellefont en est extraordinairement allarmé. Il veut qu'on appelle du secours, & dit: Betty qu'est-il arrivé? — Ce ne sont pas là des simples suites d'un évanouissement.

Scène V.

Mellefont, Sara, Betty, Norton.

Norton arrive, & dit que Marwood s'est sauvée, qu'à peine rentrée dans son appartement, elle s'est jetée dans son carrosse avec Arabelle & sa femme de chambre, & qu'elle a fait courir les chevaux à bride abattue, n'ayant laissé que ce billet cacheté sur la table. — Mellefont prend le billet des mains de Norton, & le lit tout bas. Sara, qui s'y étoit opposée dans la crainte que cette lecture affecteroit trop Mellefont, dit: Betty donnés-moi mon sel! j'en aurai besoin. Je crains une nouvelle frayeur. — Vois-tu quelle impression ce funeste billet fait sur lui. — Mellefont! — Vos sens s'égarent. — Mellefont! Dieu! il reste sans mouvement! — Betty! présente lui ce sel! Il en a plus besoin que moi.

Mellefont en repoussant Betty,

Malheureuse, n'approche point! — Tes remèdes sont des poisons. —

Sara.

Vous la méconnoissés. Rapellés vos sens!

Ber-

Betty.

Prenés donc, je suis Betty.

Mellefont.

Souhaite, Misérable, de ne pas l'être. — Fuis, cours, évite, au défaut d'une victime plus coupable, de te voir immolée à ma fureur.

Sara.

Quels discours! — Mellefont, mon cher Mellefont!

Mellefont.

C'est pour la dernière fois que le mot de *mon cher Mellefont*, sortira de cette bouche divine. Je ne l'entendrai plus jamais! — (*il se jette à genoux*) souffrés Sara, qu'à vos piés! — Mais que veux-je découvrir à ses piés? — (*il se relève avec précipitation*) Moi, je vous découvrirois? — Oui, Mademoiselle. je vous découvrirai, que je serai pour vous un objet de haine, que vous devés me haïr. — Non vous n'en saurés pas le contenu; non ce ne sera pas de moi, que vous le saurés! — Mais vous l'apprendrés, — vous sçaurés. — Grand Dieu, pourquoi reste-je ici, collé, oisif? Cours Norton, vole, rassemble tous les Médécins! Betty, vas-t'en chercher du secours! Que ce secours soit aussi prompt, que ton erreur! — Mais non, demeure ici! J'y cours moi-même.

Dd 4

Sara.

Sara.

Où donc Mellefont ? Quel secours ? De quelle erreur parlés-vous.

Mellefont.

D'un secours divin , ou d'une vengeance inhumaine. — Vous êtes perdue , ma chère Sara ! & moi aussi , je suis perdu !

(il s'en fuit)

Scène V I.

Sara , Norton , Betty.

Scène courte & épisodique. Sara est dans des inquiétudes cruelles , sur ce qui vient de se passer. Betty ne l'est pas moins. Norton dit , qu'il voit paroître le vieux Domestique du Chevalier Sampson.

Scène V I I.

Waitwell , Sara , Betty , Norton.

Sara dit : Tu viens sans doute reprendre la réponse , mon pauvre Waitwell. Elle est achevée , à quelques lignes près. — Mais tu parois consterné. Sans doute , on t'a dit que je suis malade.

Waitwell.

Et quelque chose de plus !

Sara.

Sara.

Est-ce donc dangereusement? — Je le crois plutôt par la violente angoisse de Mellefont, que par ce que je sens moi-même — Elle conseille à Waitwell d'attendre jusqu'au lendemain pour rapporter sa réponse, qu'elle espère de pouvoir finir vers ce tems. Elle continue de faire une description fort naturelle & touchante des maux qu'elle sent, & de la foiblesse mortelle où elle se trouve, & fait des reproches à Betty de la douleur excessive que celle-ci fait éclater. — Betty répond: Ah, Mademoiselle! permettez-moi de m'éloigner de vos yeux.

Sara.

Je te le permets. Je fais bien que ce n'est pas l'affaire de tout le monde d'être autour des mourants. Waitwell restera avec moi. Et toi, Norton, tu me feras plaisir d'aller chercher ton maître. Tâche de le trouver; je languis de le voir — Norton & Betty sortent. Cette dernière dit en partant: hélas, Norton, je pris le remède des mains de Marwood! —

Scène V I I I.

Waitwell, Sara.

Sara.

Waitwell si tu veux bien rester avec moi, ne

Dd 5

me

me montre pas un visage qui exprime tant de douleur. Mais tu demeures interdit! — Elle le conjure de rompre son silence, de lui parler de son père, de la rassurer sur le retour de sa tendresse pour elle, de lui dire que son père est reconcilié, & qu'il lui a pardonné; qu'elle espère alors d'obtenir la miséricorde du Ciel; qu'elle n'aura plus à craindre, en quittant le monde, d'être chargée de la haine d'un père, qui agit contre les mouvemens de la nature, lorsqu'il est même forcé de haïr son enfant; enfin elle le prie de protester à ce père si bon, qu'elle est morte dans les sentimens les plus vifs, de repentir, de gratitude, & d'amour pour lui; que son cœur est rempli de ses bienfaits, & qu'elle ne souhaiteroit que de pouvoir rendre les derniers soupirs à ses piés. —

Waitwell la prépare tout doucement à l'arrivée de son père.

Scène I X.

Le Chevalier Sampson, Sara, Waitwell.

Sampson.

Tu restes trop longtems, Waitwell. Il faut que je la voye.

Sara.

Quelle voix!

Sampson.

Ah! ma Fille!

Sara.

Sara.

Ah ! mon père ! — Aidés-moi à me lever, Wai well , afin que je puisse me jeter à ses piés. *(elle fait des efforts pour se lever , mais n'en a pas la force , & retombe dans le fauteuil)* Est-ce bien lui ? — Donnés-moi votre benediction , qui que vous soyés , ou un Messager du Très-Haut sous les traits de mon père , ou mon père lui-même !

Sampson.

Que Dieu te bénisse , ma Fille ! — Demeurés tranquille ! — Une autre fois , quand tu auras plus de forces , je te permettrai d'embrasser mes genoux tremblans.

Sara.

Ou maintenant , ou jamais , mon Père. Bientôt je ne serai plus. Trop heureuse si je puis gagner encore quelques instans pour découvrir les sentimens de mon cœur. — Ma faute , votre généreux pardon. —

Sampson.

Ne te fais pas un reproche d'une foiblesse , ni à moi un mérite d'un devoir. En me rapellant mon pardon , tu me fais souvenir aussi que je l'ai trop long-tems différé. Pourquoi te mettais-je dans la nécessité de me fuir ? Et pourquoi encore aujourd'hui ,
après

après t'avoir pardonné , voulois-je attendre ta réponse ? Quelque mécontentement secret se feroit-il caché dans les replis de mon cœur ? Ai je voulu être persuadé de la continuation de ton amour avant de te rendre le mien ? Un père doit-il agir d'une façon si intéressée ? Condamne moi , ma chère Sara , condamne-moi ! J'ai plus eu en vue ma propre joye que la tienne. — Dieu ! si cette joye m'étoit ravie ! — Mais non , tu vivras , mon enfant , tu vivras encore longtems ! Défais-toi de tous les noirs pressentimens. Mel-lefont a fait le danger plus grand qu'il n'est. Il a mis toute la maison en rumeur ; il court chercher des Médécins , qu'il ne trouvera pas dans ce chétif endroit. J'ai vu sa douleur & son angoisse , sans qu'il m'ait aperçu. Je sçai maintenant qu'il t'aime sincèrement , & je ne balance plus à t'unir à lui. Je veux l'embrasser ici , & mettre ta main dans la sienne. Ce que je n'aurois fait autrefois que par contrainte , je le fais aujourd'hui avec plaisir , voyant combien tu lui es chère. — Mais je vois que tes forces s'épuisent d'un moment à l'autre. Que faire grand Dieu ? Mes biens , ma vie peuvent-ils te sauver , ma Fille ? Dis donc Waitwell ! Cours donc !

Sara.

O le meilleur de tous les pères ! Ce secours , quelque précieux qu'il puisse être , seroit encore en vain.

Scène

Scène X.

Mellefont, Sara, le Chevalier Sampson, Waitwell.

Mellefont.

Je risque de remettre encore le pié dans cet appartement. Vit-elle encore ?

Sara.

Aprochés Mellefont.

Mellefont.

Verrai-je encore, ma chère Sara ? Non, je reviens sans secours & sans espoir. Le desespoir seul me ramene. Mais, qui vois-je ? Est-ce vous, Chevalier ? Père infortuné ! A quelle affreuse Scène êtes-vous venu assister ? Hélas ! vous arrivés trop tard pour sauver votre fille — mais non pas pour vous voir vengé.

Sampson.

Ne vous rapellés pas en ce moment, que nous avons été ennemis. Nous cessons de l'être & ne le serons jamais plus. Songés seulement à me conserver une fille, en vous conservant une épouse.

Mellefont.

C'est là l'ouvrage du Ciel. — Mademoiselle, je vous ai déjà causé tant de malheurs, que je n'hésite point de vous anoncer le dernier. Hélas ! vous mourrés, mais vous ignorés par quelle main.

Sara.

Sara.

Je ne veux pas le sçavoir. C'en est trop déjà pour moi de le soupçonner.

Mellefont.

Il faut que vous le sachiez. Vos soupçons pourroient tomber sur un innocent. Voici ce qu'écrivit Marwood : (*il lit*) „ Lorsque vous lirez ce billet, Mellefont, votre infidélité sera déjà punie dans celle qui en est la cause. Je m'étois fait connoître à Sara, & la frayeur la fit évanouir. Betty employa tous ses soins pour la faire revenir. Je m'aperçus qu'elle cherchoit des cordiaux, & j'eus l'heureuse adresse d'y substituer des poisons. Je feignis d'être touchée & officieuse; je préparois moi-même le breuvage; je le lui vis prendre, & je sortis triomphante. La vengeance & la rage, m'ont fait comettre un assassinat; mais je ne veux pas être une meurtrière ordinaire, qui rougit de son action. Je m'approche de Douvres. Vous pouvez m'y poursuivre, & faire servir ma main contre moi. Si je sors du port sans être poursuivie, j'y laisserai Arabelle sans lui faire le moindre mal; mais jusques-là, je la considère comme un ôtage, Marwood” — Mademoiselle, vous savez maintenant tout; & vous, Monsieur, gardés ce papier; il nous est nécessaire pour faire punir la meurtrière. —

Le Chevalier Sampson demeure immobile. Sara prend le billet, & rapelle toutes ses forces pour
le

le déchirer, disant que Marwood n'échappera pas à la vengeance céleste, mais qu'elle ne voudroit pas, que son père en fut l'instrument — Elle finit ainsi: Je vous aime encore, Mellefont, & si vous aimer est un crime, je meurs bien coupable. Mais, mon cher père, pourrois-je espérer en mourant, que vous ne refuseriez pas d'adopter un fils, au lieu d'une fille que vous perdés? Mais que dis-je, vous aurés aussi avec lui une fille, si vous daignés reconnoître Arabelle pour telle. Hâtes-vous, Mellefont, de la rechercher, & que la mère se sauve — L'amour de mon père est un bien dont je puis disposer. Je le legue à Arabelle. Parlés quelquefois à cet enfant d'une amie, dont l'exemple pourra l'instruire à se mettre en garde contre les pièges de l'amour — Mon père donnés-moi votre dernière bénédiction — Waitwell console ton maître —

Sampson exprime en peu de mots l'excès de sa profonde douleur, & finit par dire: Invoque le Ciel, ma chère fille, de ta bouche mourante, à laquelle il ne peut rien refuser, que ce jour soit aussi le dernier de ma vie.

Sara.

Non, — la Vertu éprouvée, doit servir d'exemple au monde; mais le Ciel arrache quelquefois du milieu de sa carrière, une Vertu foible, qui pourroit succomber à trop d'épreuves. — Mon œil se trouble. — Voici le dernier soupir. — L'instant est arrivé. — Mellefont! — Mon père. —

Mel-

Mellefont.

Elle meurt, Grand Dieu ! —

Il se jette à ses piés, & veut encore baiser sa main : mais le moment d'après il se leve, & exprime des sentimens dictés par le plus affreux desespoir. Il s'attribue à lui même tous les malheurs qui viennent d'arriver, & dit enfin au Chevalier : Monsieur votre bonté, votre indulgence m'impacientie. Faites-moi entendre que vous êtes Père.

Sampson.

Oui, je le suis ; & je le suis trop, pour ne pas respecter la dernière volonté de ma fille. Venés m'embrasser, mon fils, vous qui me coutés si cher.

Mellefont.

Non, Monsieur. La divine Sara a plus exigé que l'humanité ne peut accorder. Vous ne sauriés être mon père.

(il tire un poignard de son sein)

Voyés ce poignard que Marwood vouloit tantôt tourner sur moi. Pour mon malheur je la desarmai. Si j'étois tombé, comme la victime coupable de sa jalouse rage, Sara vivroit encore. Vous auriez encore votre fille, & vous la possederiez sans Mellefont. Je ne suis plus le maitre de changer des événemens déjà arrivés, mais il dépend de moi de m'en punir.

(Il se frappe & tombant aux piés de Sara, il dit en mourant)

Je

Je sens que je n'ai pas manqué mon coup. Si vous voulés maintenant m'appeller votre fils, & me serrer la main en cette qualité, je mourai content.

(*Sampson l'embrasse*)

Sara en expirant vous a parlé d'Arabelle. J'implorerois, ainsi qu'elle, votre protection pour cette Infortunée — mais elle est fille de Marwood & de Mellefont. — Mais quels mouvemens inconnus me saisissent? — Createur! — j'implore ta miséricorde! —

Sampson.

Hélas! il expire! Il étoit plus infortuné que coupable — Eloignons nous, Waitwell, d'un spectacle qui fait frémir la nature. Un même tombeau les enfermera tous deux. Viens, faisons en promptement les apprêts & songeons à Arabelle. C'est un don, que m'a laissé ma fille en mourant.

(*La toile tombe.*)

Fin du cinquième & dernier Acte.

